BX
1419
R
V. 12
no 3

LE ROSAIRE

Sommaire de Mars 1906

GRAVURES (hors texte) :

S. G. Mgr Bernard.

Le Christ devant Pilate *(Munkasky)*.

DANS LE TEXTE

M. Olier. Le Vén. M. Champagnat.

TEXTE :

Mgr A. X. Bernard.

Page d'Evangile : La tentation de Jésus.. *R.P.A. Vuillermet, O.P.*

St Thomas, modèle des étudiants..... *R. P. A. Maricourt, O. P.*

La Mission de la Jeunesse Contemporaine —(7ème article) Le caractère (suite).... *R. P. Vuillermet, O.P.*

La V. Marguerite Bourgeoys. II. A la garde de Dieu..... *Laure Conan.*

Une Mission Dominicaine Française..... *R. P. V. de Kerdanet, O. P.*

Une vraie amie du bon Dieu - Mère C.-A. Caouette : IV Les voies de Dieu..... *R. P. Vuillermet, O.P.*

Chronique Dominicaine. — Le Jubilé du Rme P. Cormier. — Mission de Mar-Yacoub. — Nouvelle province Dominicaine. — A Rome, béatifications, audience. — Conférence du R. P. Janvier à N.-D. de Paris.

Variété. — Une leçon de choses..... *R. F. Pierre Gonzalès.*

Vol. XII No. 3. Mars 1906. 48 pages

Grand Trunk Railway System

"INTERNATIONAL LIMITED"

The finest and fastest train in Canada. Running through the Largest and most Prosperous Towns and Cities of Canada and the States of Michigan, Indiana and Illinois.

Train de luxe le plus rapide en Canada Traverse les grandes villes et les villages les plus importants du Canada et des Etats de Michigan, Indiana et Illinois aux Etats-Unis.

RUNS EVERY DAY
TOUS LES JOURS

DEPART.		ARRIV.
Montreal 9.00 a.m.		Chicago 7.42 a.m.
	NEXT MORNING - LE LENDEMAIN	

Solid wide Vestibule Train with Elegant First Class Coaches Pullman Sleeping Cars Cafe Parlor Cars serving meals and refreshments a la carte.	Lv. MONTREAL, [Bonavent.]	9.00 a.m.	*De larges et surs Compartiments. Première d'un Luxe somptueux Salons à Fauteuils Pullman Lits-Salons Wagon-restaurant Repas et Rafraichissements servis à la carte.*
	Ar. Cornwall	10.20 "	
	" Prescott	11.14 "	
	" Brockville	11.30 "	
	" Thousand Islands Jct	12.08 p.m.	
	" Kingston	12.46 "	
	" Napanee	1.08 "	
	" Belleville	1.37 "	
	" Coborg	2.35 "	
	" Port Hope	2.45 "	
	" TORONTO	4 30 "	
	" HAMILTON	5 30 "	
	Ar. St. Catherine	6.34 p.m.	
	" Niagara Falls, N. Y.	6.55 "	
	" BUFFALO	8.25 "	
MONTREAL to DETROIT and CHICAGO	Ar. Woodstock	7 00 "	*MONTRÉAL à DETROIT et CHICAGO*
	" London	7.43 "	
	" Chatam	9 09 "	
	" Windsor [East. Time]	10.20 "	
	" DETROIT, [Cent. Time].	9.45 "	
	" Durand	11 50 "	
	" Lansing	12 56 a m.	
	" CHICAGO	7.42 "	

Lake Ontario in view for more than 100 miles of the journey. Fast time. Polite employees. Grand Scenery and unexcelled equipment.

Longe le Lac Ontario plus de 100 miles de parcours. Train à grande vitesse. Urbanité parfaite des employés. Magnifiques décors et équipementinsurpassable.

CHAS. M. HAYS,
Second Vice-Pres. and Gen. Manager,
MONTREAL.

W. E. DAVIS,
Passenger Trafic Manager,
MONTRAL.

G. T. BELL,
Gen. Pass. and Ticket Agent, MONTREAL.

GEO. W. VAUX,
Assl. Gen. Passenger and Ticket Agent,
CHICAGO.

H. G. ELLIOTT,
Asst. Gen. Passenger and Ticket Agent,
MONTREAL.

Atelier de Reliure et de Reglage

66 rue Ste-Anne, St-Hyacinthe.

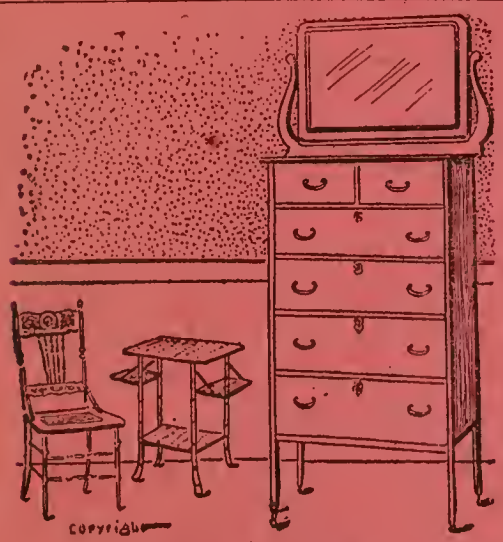
—o—

L'atelier le mieux outillé pour faire promptement toutes sortes de reliures en cuir et toile—et confectionner sur commande toutes sortes de "Livres Blancs" de comptabilité—Registres, etc., règlés en couleurs. ☞Conditions spéciales pour les envois considérables de livres assortis, collections de revues ou volumes des bibliothèques paroissiales. ☞Prix réduits de 10 p.c. pour les volumes de la revue LE ROSAIRE, et LE ROSAIRE POUR TOUS.

Liste des prix communiquée sur demande.

E. H. Richer, Fils

MEUBLES !



Assortiment considérable d'Ameubiements de :

Salon, depuis $12, 15, 18, 25, 35, 50 et plus.

Armoires et Buffets, $7, 8, 10, 15 et plus.

Chambre $8, 10, 12, 15 et plus.

Berçeuses en jonc, $4, 5, 6.

Berçeuses *Morris*, $5, 7, 9, 12.

Aussi;—Ameublements de Salles à Diner, à très bon marché

☞Venez nous voir et nous vous garantissons satisfaction.

E. H. RENE,

222 Rue Cascades, - - ST-HYACINTHE.

TELEPHONE BELL 31....

L. A. MASSÉ

ASSURANCES

Canadiennes, Anglaises et Etrangères. . . .

Incendie, Vie, Accidents et Maladies, Marine, Bris de Vitres, Identification, Garantie.

172 Bd Girouard,
ST-HYACINTHE.

PHARMACIE CENTRALE,

COIN DES RUESCASCADES ET MONDOR

—o—

Dépot général de

REMÈDES FRANÇAIS, ANGLAIS ET AMÉRICAINS

GAST. ST-JACQUES & CIE, Pharmaciens,

127 Rue Cascades, **ST-HYACINTHE.**

J. A. SIMARD & CIE

Bureau à NEW-YORK

Agence et Entrepôt :
21 HOUGHTON St
Worcester, Mass.

Marchandises garanties donner satisfaction.

Importateurs direct de

THÉ

du Japon, de Ceylon, des Indes et de Chine

CAFÉ

Mocha, Maracaïbo, Java, Etc., Etc.

Propriétaires du Dominion Coffee & Spice Mills Co,

Rotisseurs et Jobbers, Montréal

Téléphone Bell, Main 103

305-307 Rue St-Paul, Montréal, Que.

Veuillez signaler ces annonces.

" Aux Révérends Pères Dominicains, à leur Oeuvre du Noviciat, à leurs revues, mes meilleures bénédictions."

+ A. L. Ev. de Saint-Hyacinthe.

Monseigneur A. E. Bernard

EVÊQUE DE ST-HYACINTHE

C'est au lendemain des grandes cérémonies du sacre que ces lignes sont écrites. Elles voudraient traduire les émotions saintes, qui ont pénétré les cœurs des assistants, les souhaits et les vœux échangés entre le nouveau Père et ses enfants avec une si parfaite sincérité, les espérances enfin, que fait briller à nos yeux l'aurore d'un règne aujourd'hui même commencé.

Faut-il rappeler que rien n'égale la majesté et la splendeur des rites sacrés, par lesquels l'Eglise initie ses Pontifes à l'ordre épiscopal ? Serment de fidélité, interrogatoire minutieux sur les dispositions de foi et de charité qui animent le futur évêque, supplications des litanies majeures, livre des Evangiles placé sur les épaules de l'Elu, onction de la tête et onction des mains, concélébration du sacrifice par le Consécrateur et le Consacré, et après le sacrifice, intronisation et exaltation du nouveau Pontife qui parcourt, au chant du *Te Deum*, les nefs de sa cathédrale pour répandre ses premières bénédictions, en vérité tout ce spectacle est saisissant, et je ne sache pas qu'il puisse y avoir une indifférence assez glacée pour lui résister. On comprend dès lors la parole terrible que le prélat consécrateur jetait avec force et dont il semblait que tous

les assistants frémissent : *Que celui qui osera maudire cet Evêque soit maudit lui-même, et que celui qui le bénira soit comblé de bénédictions.*

Il est vrai qu'à ce compte nous pouvons nous rassurer. Nous avons béni le Pasteur que Dieu nous donne, et nous bénissons Dieu de nous l'avoir accordé. Tous à leur manière ont dit et redit cette bénédiction avec leurs actions de grâces, et pour tous ses enfants le Père a su trouver dans son cœur le mot qui allait à leur cœur. Cité de Saint-Hyacinthe, sociétés de bienfaisance et de mutualités, clergé du diocèse, élèves du Séminaire, personne ne manquait au double appel de l'allégresse et de la reconnaissance.

" Respectueux de votre parole, disait le premier magistrat de la cité, forts de cette union merveilleuse qui sait allier sans les confondre la puissance ecclésiastique et la puissance civile, nous aimerons à travailler de concert avec Votre Grandeur à la prospérité de notre ville." Et l'Evêque répondait : " Vous vous êtes souvenus que l'amical échange de bons offices entre vous et vos évêques, fut toujours à votre avantage, tant est vraie cette parole d'un ancien : Quand le sacerdoce et l'empire sont d'accord, le monde est bien gouverné."

Aux sociétés catholiques de bienfaisance qui ont voulu " hautement manifester qu'elles sont filles de l'Eglise et qu'elles vivent de sa vie," le Pasteur, chargé tout spécialement des pauvres et des travailleurs, disait : L'Eglise s'est bien gardée, il est vrai, d'exalter toujours vos droits, comme si vous n'aviez pas aussi des devoirs. Elle s'est bien gardée de semer dans vos rangs la haine et la défiance contre vos patrons. Au lieu de vous dire ce mensonge qu'un jour viendra où le progrès vous aura dispensés du travail et affranchis de la souffrance, l'Eglise a suscité les dévouements et les sacrifices capables d'améliorer votre sort et celui de vos familles."

Devant ses prêtres surtout, ses fils de prédilection, le nouvel évêque laissait déborder son âme. " Je ne suis rien, s'écriait-il, mais vive Dieu en qui je puis tout ! Et il continuait : Oui, bien-aimés Frères et Fils en Jésus-Christ, je veux me donner à vous plus que jamais. Pendant trente ans, j'ai été votre serviteur ; je veux continuer de

vous servir. Je le ferai en protégeant l'honneur et la dignité du sacerdoce. Je le ferai, en encourageant vos efforts et en bénissant vos travaux. Je le ferai, avec les sentiments de confiante affection qui sont dus par le chef de la barque à ceux qui jettent les filets, par le père de famille à ceux qui cultivent sa vigne en portant le poids du jour et de la chaleur."

Les enfants que le Christ a tant aimés, seraient-ils donc oubliés en ce grand jour ? Cela ne pouvait être, et l'honneur de recevoir la première visite était réservé aux élèves du Séminaire. Tout aussitôt, le Docteur et Défenseur de la vérité entrait dans le vif de la question : "La pensée de l'éducation, disait-il, est à coup sûr l'une des plus préoccupantes qui, aujourd'hui plus que jamais, arrêtent et fixent l'attention d'un évêque. Il se rappelle la sentence de l'Ecriture : *Le jeune homme suit sa voie : même lorsqu'il aura vieilli, il ne la quittera pas.* Et c'est pourquoi, mes chers enfants, votre évêque demande que votre voie soit droite, juste, honorable ; il souhaite que la franchise rayonne sur votre front, que la pureté brille dans votre cœur, que la sagesse élise domicile dans votre intelligence, qu'en un mot la vertu remplisse votre âme pour la rendre forte et invincible dans les luttes de la vie."

De tous ces faits, de tous ces discours, de toutes ces cérémonies ne ressort-il pas clairement que la joie est universelle et l'espérance justifiée ? Si l'union fait la force, la force de cet épiscopat sera grande et féconde, car jamais union de sentiments n'a paru plus vraie ni plus intime. Descendu de la montagne, où l'ont élevé les jours de sa retraite et les prières de son sacre, le nouvel évêque se met dès aujourd'hui à parcourir la plaine du combat et de la lutte, plaine souvent aride, qu'il est de notre devoir de lui rendre agréable et verdoyante, toute parfumée d'obéissance, tout embaumée de vertus. Il veut s'appliquer à faire en toutes choses la volonté divine : rendons-lui plus facile et plus joyeuse la fidélité à sa devise, en accomplissant en toutes choses sa volonté, à lui. Ce sera accomplir la volonté même de Dieu, ce sera par conséquent accomplir toute perfection, ce sera réaliser le plus grand désir du Christ : Un seul bercail, un seul Pasteur.

Page d'Evangile

La tentation de Jésus

APRES avoir reçu le baptême, Jésus, pour échapper aux ovations de la foule, s'éloigna aussitôt du Jourdain. Conduit par l'Esprit, il prit la route du désert de Juda. Il gravit les pentes escarpées de la montagne *de la quarantaine* et s'arrêta dans une des nombreuses grottes creusées par la pluie dans le roc vif. Seuls les hurlements des fauves et les cris des oiseaux de proie troublaient le silence de cette âpre solitude où Jésus passa quarante jours et quarante nuits dans la prière et dans le jeûne le plus absolu.

Le Christ ne venait pas au désert pour y puiser dans le recueillement et dans un contact plus immédiat avec Dieu, l'énergie dont il avait besoin pour les combats de la vie publique, mais uniquement pour subir les attaques de Satan et pour le vaincre.

***

Etonné des paroles tombées du ciel, au moment où Jean-Baptiste versait l'eau sur la tête de Jésus, l'esprit du mal voulut savoir qui était ce *Fils bien-aimé du Père.* Pouvait-il croire, lui l'orgueilleux révolté que cet être soumis aux exigences de la nature humaine, fut le Fils de Dieu ? Tout au plus, pour lui, était-ce un nouveau prophète ou le Messie depuis si longtemps annoncé. Alors, profitant du moment où le Christ ressentait l'aiguillon de la faim, le Tentateur s'approcha.

Si tu es vraiment le Fils de Dieu, lui dit-il avec une apparente candeur, en lui montrant les pierres semées ça et là dans le désert, *ordonne leur de se changer en pain.* Tu as faim, et quelle meilleure occasion de montrer ton pouvoir.

Si cet homme mystérieux est le Messie, pense t-il, il peut user de la toute puissance de Dieu. Et pour le Créateur quelle difficulté y a-t-il à métamorphoser des pierres en pain ! Et pour un homme ordinaire, quelle tentation de

se servir du pouvoir de Dieu, pour son avantage personnel.

L'homme ne vit pas seulement de pain, répondit Jésus, *mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu.*

C'est la réponse de l'âme soumise à la volonté divine. Peu importe qu'on souffre de la faim, si tel est le désir de Dieu. La Providence qui donne au passereau sa nourriture, au lis des champs sa parure, ne s'occupe t-elle pas de l'homme, pour qui tout a été créé ? Et si Dieu le veut, ne peut-il pas remplacer ce pain matériel par l'incorruptible pain de sa parole ?

***

Vaincu une première fois, Satan ne se décourage pas. Cet homme qui a su résister aux exigences des sens, ne se laissera-t-il pas séduire par les attraits si subtiles de la vanité ?

Alors, par une permission de Dieu, usant de la puissance surhumaine des esprits qui ne sont pas assujettis aux lois de la pesanteur et de l'espace, le diable s'empara de Jésus, le transporta dans la ville sainte et le plaça sur le pinacle du Temple.

Si tu es le Fils de Dieu, lui dit-il, *jette-toi du haut en bas. Il est écrit : Dieu a ordonné à ses anges de te prendre en leur main, afin que ton pied ne heurte pas contre la pierre.*

Regarde donc, semble insinuer le perfide, combien ton œuvre deviendrait facile, si le peuple te voyait descendre de cette tour. Il t'acclamerait comme un envoyé du ciel et ton triomphe serait certain.

Il est écrit, répliqua également Jésus : *Tu ne tenteras pas le Seigneur ton Dieu.*

La véritable confiance en Dieu exclut la présomption. Nous pouvons compter sur son secours quand nous marchons dans le sentier de l'obéissance, mais il n'a pas promis de nous assister dans toutes nos folles et téméraires entreprises, comme semblent le croire les pécheurs qui, méprisant les précautions, n'évitent pas les périls où si souvent ils ont succombé.

***

Satan n'était pas encore au bout de ses ruses. Les âmes les plus dégagées des sens, les plus soumises à la

volonté de Dieu, se laissent prendre parfois au piège de l'orgueuil. Commander à d'autres hommes, les dominer, n'est-ce pas le secret désir de nos cœurs. Plus on se sent de force, d'énergie,de talent, plus on est emporté par cette impérieuse tendance de notre nature.

Etre le maître de l'univers ! être comme un Dieu ! qui donc ne succomberait pas à une telle offre, pensait le Tentateur. Il espérait vaincre ainsi cette volonté jusque-là inflexible.

Alors, usant encore une fois de sa puissance, il s'empara du Christ et le porta au sommet d'une haute montagne, d'où, dans un panorama inondé de lumière, l'œil découvrait tous les empires et tous les royaumes de ce monde.

Si tu veux fléchir le genou devant moi et m'adorer, dit Satan, *je te donnerai toute cette puissance et cette gloire dont je suis le maître et le dispensateur.*

Arrière ! Satan, riposta Jésus, en lui jetant dédaigneusement son nom à la face. *Il est écrit : Tu adoreras le Seigneur ton Dieu et tu ne serviras que lui seul.*

Cette parole de mépris pour toutes les ambitions terrestres, chez cet homme qui, s'il était le Messie, venait conquérir laborieusement le monde, déconcerta le Tentateur, et honteusement il s'enfuit.

Les anges, témoins muets de ce drame, s'approchent de leur Maître et le servent.

Qu'il est beau notre Jésus, dans sa lutte contre l'esprit du mal ! Tel il nous apparait dans cette scène de l'Evangile, tel nous le verrons à chacune des étapes de sa vie terrestre. Vainqueur de la triple concupiscence qui pousse dans la nature humaine de si profondes racines, il n'en subira pas la moindre atteinte. Faisant toujours la volonté de son Père, il ira au but marqué dans les éternels décrets de Dieu et rien ne pourra l'en détourner, ni la sensualité, ni la vanité, ni l'orgueil.

* * *

Homme comme nous, le Christ a voulu, pour notre enseignement, être soumis aux mêmes épreuves. Il n'a pas dédaigné la plus humiliante de toutes, celle qui nous afflige tant à certaines heures et au sujet de laquelle nous

nous posons souvent de si angoissantes questions : la tentation.

Pourquoi Dieu permet il que les justes soient tentés ? Certainement c'est pour leur plus grand bien, car Dieu ne peut pas vouloir leur mal. Voilà ce que nous devons répondre.

Parler des bienfaits de la tentation, n'est-ce pas une dérision, quand si souvent notre âme humiliée a succombé sous ces coups ? Essayons, à la lumière de Dieu, de comprendre son rôle dans l'œuvre de notre salut.

Elle nous donne la vraie connaissance de nous-mêmes.

Ouvrière de Dieu dans nos âmes, la tentation éprouve tout, frappe tout, afin de s'assurer qu'il n'y a pas en nous de fausses vertus. C'est elle qui nous donne la vraie mesure de ce que nous sommes, et avant qu'elle nous ait mis à l'épreuve, nous sommes comme des enfants qui ouvrent les yeux et semblent étonnés de tout ce qui les entoure. *L'homme qui n'a pas été tenté que sait-il ?* Hélas ! le résultat des découvertes qu'elle nous fait faire en nous-mêmes n'est pas très flatteur, et, en nous regardant dans le miroir qu'elle nous présente nous n'avons pas lieu de nous enorgueillir de notre beauté morale. C'est là précisément le grand avantage de la tentation de nous faire voir tels que nous sommes, parceque, du fumier de notre néant où elle nous couche, comme Job, nous levons vers Celui qui peut tout et qui seul peut nous sauver, des regards de détresse qui font descendre sur nous la grâce que Dieu accorde toujours aux humbles.

Elle fortifie notre vertu, elle la grandit et l'élève quelquefois jusqu'à l héroïsme.

C'est en effet une loi que tout en ce monde se développe et s'accroit par l'exercice. La vertu n'échappe pas à cette nécessité de la lutte et du travail. Son nom du reste l'indique, ne veut-il pas dire force ? La langue des siècles a bien nommé cette habitude du bien que nous n'acquérons qu'au prix de nos sueurs et du sang de notre âme. La vertu qui n'a jamais été mise à l'épreuve, qu'est-elle ? *Tange montes et fumigabunt !* Touchez du doigt, à l'endroit sensible, car il y en a un, ces colonnes de vertu, et tout s'effondrera, il ne restera qu'un peu de fumée. La tentation au contraire donne à notre vertu cette trempe de

l'acier le plus dur qu'aucune flamme impure n'amollira. C'est le coup de vent qui semble devoir emporter l'arbre, et qui ne fait que l'affermir.

Elle nous fait acquérir des mérites.

Le ciel est une récompense qu'il faut mériter. Or le mérite, dans la vie chrétienne, se mesure au nombre des bonnes œuvres que nous aurons accomplies, au degré de charité avec lequel nous les aurons faites, et au sacrifice que nous aurons été obligé de nous imposer pour les réaliser. La tentation n'étant pas autre chose qu'une lutte du mal contre le bien, chaque fois que nous résistons avec énergie nous donnons la victoire au bien et nous faisons un acte méritoire pour le ciel.

***

Nous n'avions peut-être pas réfléchi à ces bienfaits de la tentation. A l'avenir, quand elle nous harcèlera, nous ne nous plaindrons plus, mais nous essayerons d'en triompher.

Le Christ nous a montré comment on met Satan en déroute. Ne discutons pas avec lui. A chacune de ses suggestions, opposons lui, comme notre Maître, la parole de Dieu. Du fond de notre misère, crions vers le ciel. Demandons lui de ne pas nous laisser succomber.

Par la Tentation au désert, Jésus nous a mérité la grâce de vaincre l'ennemi. Il ne tient donc qu'à nous d'être des vainqueurs. Il faut le vouloir. La tâche est rude parfois, surtout à l'âge où les passions sont plus ardentes, mais nous pouvons toujours sortir victorieux des plus terribles assauts.

Soyons généreux dans les combats pour la vertu ; soyons fidèles à la grande loi du devoir. Sous cette écorce amère, il y a des joies ineffables. Rester debout, quand tout concourt à nous jeter à terre, quelle joie pour la fierté humaine ! Servir Dieu et ne se prosterner que devant Lui, mépriser les idoles de chair et de boue que l'on rencontre sur tous les chemins de la vie, quelle joie pour le chrétien !

Au *seorsum* du Tentateur, opposons le *sursum corda* des grandes âmes ! *Et ne nos inducas in tentationem !*

Fr. A. Vuillermet, O. P.

Saint Thomas, modèle des Etudiants

LE 14 AOUT 1880, l'illustre Pape Léon XIII instituait par un bref solennel Saint Thomas, patron des écoles catholiques.

Ce bref débutait par la déclaration suivante : "*C'est un usage fondé sur la nature et approuvé par l'Eglise de rechercher le patronage des hommes éminents en sainteté et de recueillir pour les imiter, les exemples de ceux qui ont excellé dans le genre de vie où ils étaient placés.*"

Ce même document présente ensuite saint Thomas comme le plus parfait modèle que les catholiques puissent se proposer dans l'étude des sciences, surtout de la science sacrée ou théologie.

Avant de devenir un maître incomparable, saint Thomas a commencé par être un disciple exemplaire. A ce titre il est le modèle des étudiants. Constatons cette vérité dans sa vie.

La première qualité du disciple, c'est un ardent désir de connaître et de savoir. Si le désir, dans l'ordre effectif, creuse et prépare une place au bien-aimé, il dispose également, dans l'ordre spéculatif, l'intelligence à mieux percevoir et à mieux comprendre, car il est pour elle un merveilleux excitateur. Tous les hommes ont le désir naturel de savoir, a dit la sagesse profane par la bouche d'Aristote et la sagesse divine par ce mot de l'Imitation. "*Omnes homines naturaliter scire desiderant.*" Mais il est des intelligences privilégiées où ce désir est plus vif, plus impétueux, plus insatiable. Si tous les enfants sont des questionneurs impitoyables, multipliant à tout propos les pourquoi et le comment, les enfants sublimes, eux, mettent à l'interrogation un empressement qui ne se lasse point et une profondeur qui vous étonne et parfois vous déconcerte. C'est pourquoi l'admiration curieuse et investigatrice fut considérée par les anciens philosophes comme le point de départ et la cause initiale de la philosophie. Avides de connaître, ces enfants si bien doués ont hâte d'inscrire des lettres, des lignes et des pages sur leur intelligence vide et nue qui, à leur grand regret, ressemble complètement à cette tablette des anciens sur laquelle

aucun caractère n'est encore imprimé, *tabula rasa in qua nihil scriptum est.* Leur esprit, à peine éveillé, éprouve l'horreur de ce vide et il aspire à le combler rapidement.

A l'âge de six ans, Thomas d'Aquin se trouve parmi les jeunes élèves de la célèbre abbaye du Mont Cassin. Observons de près sa conduite et permettons-nous d'interroger cet enfant.

O petit écolier, pourquoi, dans un âge si tendre, ce front rêveur et ces regards inquiets ? Pourquoi cet amour et cette recherche de l'isolement et de la solitude ? N'entends-tu pas tes camarades dont les ébats joyeux mettent en bruit et en fête l'antique et grave monastère ? Et l'enfant nous répond : " Une chose me préoccupe : je voudrais savoir ce qu'est Dieu. J'ai adressé cette question à mes maîtres et à mon oncle, le Père abbé Sinibaldi. Mais tous, si éclairés pourtant, n'ont pas pleinement satisfait mon ardente et religieuse curiosité. Oh ! que je voudrais savoir ce qu'est Dieu ! "

A ce cri, expression d'un extraordinaire désir, il est facile de présenter le futur théologien qui consacrera sa vie à écrire sur Dieu.

La deuxième qualité du disciple est la docilité. Comme l'indique le mot, la docilité est une vertu qui nous rend aptes à être instruits, *doceri*, *docilitas*. L'homme est un être qui reçoit la vérité ; c'est un être enseigné, a dit Lacordaire. Mais pour être enseigné et pour être renseigné, il faut, d'après Aristote, commencer par écouter, *oportet addiscentem audire.* Si pour entendre, il faut écouter ; pour écouter, il faut faire silence afin de ne rien perdre des paroles du maître ou des suaves et fugitives inspirations, *venas susurri divini*, du Maître des maîtres, c'est-à-dire de Dieu.

Après avoir été écolier au Mont Cassin et étudiant à l'Université de Naples, Thomas est, depuis trois ans, religieux dans l'ordre de Saint Dominique. Il a maintenant dix-neuf ans et nous le trouvons au couvent de Saint Jacques de Paris, au pied de la chaire du fameux Albert le Grand. Pendant les leçons de cet illustre docteur, Thomas pratique admirablement ce recueillement et ce silence qui sont l'effet et le signe de la plus complète docilité. Il pousse même si loin ce calme et cette concentration que

ses condisciples les prennent pour le mutisme d'un esprit incapable et hébété. Ainsi que l'enfance, la jeunesse est souvent sans pitié. Aussi les condisciples du frère Thomas lui donnèrent un sobriquet resté célèbre. Ils l'appelèrent le grand bœuf muet de Sicile. Mûri par l'âge et l'expérience, Albert le Grand n'allait pas si vite dans son appréciation. Il admirait le recueillement et la docilité du frère Thomas. Il cherchait toutefois à pénétrer ce caractère singulier, cette intelligence ainsi repliée sur elle-même et étrange à force d'être enveloppée.

En attendant la solution de l'énigme et l'éclaircissement du mystère, Albert constatait une autre qualité dans l'étudiant napolitain. C'était *l'application*.

L'application ! Plus tard, l'angélique docteur traitera de cette vertu dans sa *Somme*. Il l'appellera *studiositas* et il la définira une forte, une véhémente attention de l'intelligence au travail qu'elle accomplit.

Dès son adolescence, à dix-sept ans, le novice dominicain étudiait déjà avec ce goût, cet amour et cette ardeur qui iront sans cesse grandissants.

Emprisonné dans le château de ses pères, que fait-il durant sa longue détention ? Il s'applique à la prière et à l'étude. Il apprend par cœur toute la Bible ; il étudie le Maître des Sentences et quelques livres du profond Aristote. Dieu et ses livres ! Voilà les consolations de ce nouveau et jeune Boèce.

Devenu le disciple d'Albert le Grand, il redouble d'application. Il était cependant merveilleusement doué pour le travail. Son intelligence était si pénétrante qu'il comprenait tout ce qu'il lisait et sa mémoire était si tenace que tout ce qu'il avait lu et compris, il le retenait à tout jamais.

Pendant ce temps, Albert ne cessait de l'observer. Mais, réfugié dans sa *modestie* comme sous un ombre impénétrable, Thomas passait toujours aux yeux des autres étudiants pour un esprit lent, lourd et obtus.

La *modestie*, voilà une autre qualité du parfait disciple. Saint Thomas était doué de cette vertu. Elle était comme un voile épais jeté volontairement sur les richesses et les splendeurs de son intelligence. Son génie extraordinaire se dénotait sous ses plis et demeurait ainsi par

humilité comme la lampe sous le boisseau. Mais la Providence veillait. Elle qui a allumé les astres du ciel pour qu'ils éclairent notre planète, elle ne permit pas que cette lumière échappât plus longtemps aux regards de ses condisciples et de ses maîtres.

Sur ces entrefaites, un frère vint communiquer à Albert le Grand une importante découverte. Par charité, ce frère s'était fait, depuis plusieurs semaines, le complaisant répétiteur du frère Thomas. Il désirait activer sa compréhension trop lente. Un jour, la Providence permit qu'il s'embarrassât complètement lui-même dans une de ses explications. Thomas releva avec modestie sa méprise et lui donna sa propre interprétation. Le bienveillant et zélé répétiteur en fut stupéfait et il se hâta de parler à Maître Albert de ce qu'il appelait une véritable révélation.

Un autre jour, Thomas d'Aquin perdit dans un corridor son cahier de notes. Un frère étudiant le trouva, le lut, l'admira et le porta à Albert le Grand. L'illustre professeur en fut émerveillé. Les leçons étaient là, non seulement reproduites avec une fidélité parfaite et une méthode lumineuse, mais elles étaient appuyées de réflexions si profondes qu'il mesurât d'un coup d'œil l'ampleur et la force de ce génie caché. Albert le Grand remercia la Providence et résolut aussitôt de mettre en évidence et de placer sur le chandelier ce flambeau trop longtemps ignoré.

Le collège fut bientôt témoin d'une scène inoubliable. Une discussion publique et solennelle s'engage. Thomas soutient la thèse et supporte les objections. A plusieurs difficultés graves qui lui sont proposées, Thomas répond avec tant de justesse et de profondeur qu'Albert s'écrie : "Mais, frère Thomas, vous ne parlez pas ici comme un disciple qui explique ; vous parlez comme un maître qui conclut." Albert entre alors lui-même en lice et lui oppose quatre nouvelles objections plus ardues et plus subtiles que les précédentes. Thomas les résout d'une manière prompte, claire et victorieuse. Alors, éclairé d'une lumière prophétique, Albert prononça lentement les paroles suivantes : "Vous appelez frère Thomas le grand bœuf muet de Sicile. Eh bien, sachez qu'un jour les doctes mugissements de ce bœuf rempliront le monde entier."

Toutefois, le silence continuel de Thomas pendant la classe demeurait un mystère. Interrogé à ce sujet, Thomas répondit avec son admirable modestie : "*Je me tais, parce que je n'ai rien à dire qui soit digne d'un maître tel qu'Albert le Grand.*"

Thomas garda toujours cette angélique modestie. Le bœuf muet de Sicile ne cessa jamais de labourer tranquillement et silencieusement le sol de la science sacrée, *bos suetus aratro.* Mais chacun de ses pas y sera puissamment marqué et y creusera un sillon droit, net et spacieux que tous les esprits, même les plus grands, s'empresseront de suivre un jour pour aboutir sûrement à la grande science, à la science de Dieu.

Admirateurs d'une vertu si rare, Vasquez et saint François de Sales décerneront plus tard à saint Thomas le titre glorieux de l'homme le plus modeste et le plus humble parmi tous les savants.

Tel fut saint Thomas comme le modèle des disciples. Etudiants, imitez tous son désir de la science, sa docilité, son application et sa modestie et vous profiterez chaque jour grandement sur les bancs de l'école.

Fr A. Maricourt, O. P.

S. Bonaventure S. Thomas d'Aquin S. Laurent S. Pierre, martyr.

La Mission de la Jeunesse Contemporaine

II.—L'Education de la Volonté

(7ième article)

VI.—Le Caractère. (Suite.)

POUR avoir du caractère, il faut, nous l'avons vu, être capable de prendre une décision. Qui, parmi nous, dans un moment de ferveur, alors que la vertu, incarnée dans la vie d'un saint et d'un héros, lui apparaissait dans toute sa radieuse beauté, ne s'est dit intérieurement, moi aussi je serai vertueux ? Combien d'autres, après un magnifique discours sur les devoirs de l'heure présente ont promis de travailler au triomphe des grandes causes qui sollicitent notre dévoûment. Combien de jeunes gens encore, qui, depuis longtemps résistaient à l'appel secret d'En-Haut les invitant à un suprême sacrifice, se sont écriés, pressés par une conscience aux abois, coûte que coûte je serai fidèle à cette voix de Dieu.

Qu'est-ce que tout cela ? des velléités, des promesses, des serments peut-être. Pour aboutir à quoi ? A rien très souvent. A peine les dernières paroles qui avaient excité notre enthousiasme se sont-elles perdues dans le brouhaha de frénétiques applaudissements, a peine avons-nous franchi le seuil de la mystique chapelle, où notre cœur avait ressenti je ne sais quelle douce émotion, à peine le livre, où, notre âme, au contact de celle d'un vaillant, avait senti le besoin de s'élever au-dessus de la banalité ordinaire de nos petites vies, est-il fermé, que nous nous retrouvons tels que nous étions. Nos résolutions sont venus mourir au seuil de la vie pratique comme la vague sur le sable de la grève. Nous sommes les mêmes hommes qu'auparavant, et tout en gémissant, nous continuons à traîner le boulet d'une existence sans honneur, toujours aussi pusillanimes, toujours aussi lâches.

Prendre des décisions, ne suffit donc pas, pour avoir du caractère.

D'autres âmes sont plus généreuses. Le bien qu'elles ont entrevu, elles veulent le réaliser. Elles se mettent résolument à l'œuvre, rêvant de triomphes faciles, de moissons sans sueurs après des semailles sans larmes.

Qu'il est beau de les voir engager une lutte sans merci, contre les passions qui depuis de longues années les tenaient asservis sous un joug humiliant ! Aucun sacrifice ne les épouvante. Elles vont même plus loin qu'on ne leur permet, passant d'une vie relâchée à un égoisme étroit. Rien semble-t-il ne les arrêtera désormais.

Regardez ce jeune homme ; après avoir vécu longtemps dans la frivolité, il vient, converti par un de ses amis ou réveillé par un coup de clairon qui sonne l'appel au combat pour la défense de la religion et de la liberté, il vient de se donner aux œuvres. Déjà il rêve de changements, de transformations. C'est un sang nouveau qui va s'infuser dans ce vieil organisme usé et lui donner une vie nouvelle qui rappellera les plus beaux jours du passé. Il se multiplie. On le voit partout ; il ne manque pas une réunion ; il fonde des cercles ; organise des ligues ; il parle, il écrit. Il s'est donné, tout entier, *jusqu'au cou,* suivant la parole du P. Lacordaire.

Un autre parle d'un travail à entreprendre. Dans une vision splendide, lumineuse, il a entrevu, se dessinant nettement tout le plan d'un grand ouvrage. Sans perdre de temps, il recueille les matériaux, fouille les bibliothèques, consulte les auteurs, il voit son volume ou plutôt la série de ses volumes entre toutes les mains. C'est la gloire, la célébrité, il en savoure par avance les enivrantes caresses.

Repassez dans quelques semaines ; tout ce beau feu est éteint. Vous avez vu, "en passant sur nos collines, des feux allumés par les mains d'enfant, au bord du sentier, un soir d'automne, aux premiers vents qui emportent les feuilles. Puis l'hiver est venu, et sur ces foyers éteints la neige est tombée, couvrant les tisons noircis de ses flocons blancs. Où il y avait eu une braise ardente, on ne voyait plus que du givre". Enthousiasmes, projets de nos vingt ans, voilà bien votre image ! "Foyers d'un jour allumés par les mains d'enfant, attisés par un souffle qui passe vous vous éteignez bientôt. La cendre encore chaude recouvre les charbons brûlants, mais la cendre ne tarde pas à se refroidir, et sur elle et sur les charbons éteints la neige tombe, calme et glacée".

* * *

Qu'a-t-il manqué à cette volonté, pour demeurer ferme

dans ses résolutions et aller jusqu'au bout de l'effort ?

Il lui a manqué cette vertu qui, selon St-Thomas d'Aquin fait persister l'âme dans ses bonnes entreprises jusqu'à ce qu'elles soient accomplies, malgré la longueur du temps et malgré les épreuves, *la persévérance* (1).

Vertu admirable, elle mérite, dit saint Bernard, la gloire aux hommes et la couronne aux vertus ; sans elle, celui qui combat n'est pas victorieux, et le vainqueur n'emporte point la palme. Elle est la vigueur des forces, la consommation des vertus ; ôtez la persévérance, le service n'a pas de prix, le bienfait de remerciement, et la force point de louange.

Elle est aussi une vertu fort peu commune. Nous sommes si mobiles et si inconstants ! Le temps, ce grand destructeur des œuvres humaines sape tout par la base, il use les meilleurs bonnes volontés. Parmi nous, les uns sont atteint de la maladie du changement. Il leur faut du nouveau, toujours du nouveau. A peine ont-ils entrepris une chose, que déjà l'ennui et la fatigue les saisissent, et ils l'abandonnent pour une autre qui ne tardera pas à subir le même sort. D'autres sont torturés du désir ardent, mais trompeur de faire mieux. Ils se perdent en tâtonnements stériles, ils consument leurs forces et n'aboutissent à rien. Ils ressemblent à ces papillons qui vont de fleur en fleur, succent tous les sucs et ne savent pas faire de miel. D'autres enfin sentent le besoin de sacrifier à la mode, à l'opinion. Et, comme rien n'est plus bizarre et plus inconstant que ces deux reines du monde, ces pauvres êtres flottent et oscillent d'une chose à une autre, sans se fixer jamais à rien.

La mobilité est l'apanage, je ne dis pas exclusif, car on la retrouve à tout âge, mais particulier de la jeunesse. L'enthousiasme naît vite dans notre cœur et s'y éteint plus vite encore, quand nous nous trouvons en face de la réalité brutale. Avec notre désir de paraître, nous nous laissons prendre à tout ce qui brille, à tout ce qui retentit ; nous touchons à tout, courant d'un travail à un autre, d'un livre sérieux à un livre frivole, et, pour notre malheur, nous ne nous arrêtons à rien. Nous voulons acquérir toutes les sciences, nous mêler de toutes les œuvres et

(1) St-Thomas d'Aquin. Sum. Théol. q. CXXXVII.—*De perseverantia*

nous oublions d'acquérir cet art, sans lequel tous les autres ne sont rien, l'art de finir.

Et cependant pour être fort, il ne faut pas voltiger ainsi au hasard des plaisirs et des impressions du moment ; il faut s'arrêter à quelque chose, prendre un point d'appui dans la stabilité, et puis de là, s'élever, croître, grandir et rayonner.

***

Fils d'une race, dans les veines de laquelle coule le sang d'une légion de héros et de martyrs, nous sommes encore, malgré bien des dégénérescences, capables de sacrifices. Notre force ne ressemble t-elle pas un peu trop, en temps ordinaire, à celle du soldat qui, dans l'ivresse de l'entraînement, tandis que les tambours battent et que les clairons sonnent, tandis que les drapeaux claquent au vent, s'élance, comme un lion, à l'assaut des positions ennemies ? A certaines heures, on retrouve en nous toute la générosité, toute l'ardeur aventureuse de nos ancêtres. Nous acceptons volontiers, un sacrifice héroïque, nous courons même au devant de lui si nous pouvons en retirer quelque gloire. Nous nous donnons tout entiers, sûrs que nous sommes de nous retrouver plus pleinement ensuite, après nous être ainsi oubliés. Mais, combien peu sont capables d'un effort soutenu. Il n'y a rien d'aussi accablant, il est vrai, que la monotonie de la même obscure douleur. Il en est de même des devoirs communs de notre vie de chaque jour. Chacun de ces devoirs n'est qu'une paille à soulever ; mais l'ensemble à la fin fait un poids qui écrase. Il faut une âme énergique pour supporter sans défaillance la continuité de l'effort.

La lâcheté fait abandonner bien des œuvres heureusement commencées, combien plus encore, *le découragement!*

Quand nous entreprenons une œuvre, nous nous sentons si forts, si résolus, si bien armés, que nous ne soupçonnons pas, dans notre naïveté présomptueuse, que nous puissions connaître le plus léger insuccès. Depuis longtemps, je suppose, nous luttons contre une passion mauvaise. Sous ses assauts sans cesse renouvelés, nous sommes restés fermes, et tout s'est calmé. Nous nous croyons victorieux et nous savourons la coupe du triomphe. Tout à coup, cet instinct pervers que nous pouvions croire vain-

cu ou endormi se réveille en soubresaut, nous perdons la tête et finalement nous sommes vaincus. Les défaites se multiplient. Nous jetons nos armes, en disant : je ne puis pas, je n'arriverai à rien. C'est le geste et la parole d'un découragé.

Si vous travaillez pour les hommes, vous rencontrerez bien d'autres causes de découragement. Vous vous dévouez pour une personne ; pour elle, vous vous sacrifiez, vous oubliez vos propres intérêts. Sans votre intervention désintéressée, c'était la ruine, la honte, la mort. On vous doit, semble-t-il, une éternelle reconnaissance. Aussitôt, on affecte de ne pas vous connaître, et, en vous méprisant, on cherche le moyen d'oublier que vous êtes un bienfaiteur. Vous travaillez au triomphe d'une cause. A son service vous vous donnez tout entier. Et, voilà que ceux-là même qui devraient vous aider, jaloux de vos talents, craignant que vous ne les éclipsiez, cherchent tous les moyens pour entraver votre action. Ils se vengent de leur médiocrité en attaquant votre supériorité. C'est Thersite, l'impuissant qui, ne sachant même pas tenir une épée, passe son temps à persifler les héros grecs.

> Ah ! Dupont, qu'il est doux de tout déprécier !
> Pour un esprit mort né convaincu d'impuissance
> Qu'il est doux d'être un sot et d'en tirer vengeance. (1)

Sous les coups de ses adversaires, on sent croître son ardeur ; mais être jalousé, attaqué sourdement par ceux qui devraient être nos amis, par ceux à qui on fait du bien, quelle cause de découragement ! Comme on est tenté de se dire en tout abandonnant : qu'ils s'arragent, je me moque d'eux.

Il ne faut jamais se laisser aller au découragement ; il ne faut jamais désespérer de l'avenir, même si à l'horizon on ne voit aucune lueur d'espoir. Au lieu de rester couché sur le champ de bataille, relevons-nous aussitôt, recherchons les causes du désastre, reprenons haleine et remettons-nous à l'œuvre sans perdre de temps. Napoléon disait d'un héros vendéen, et c'est le plus bel éloge qu'on ait pu faire de Cathelineau "qu'il ne laissait jamais reposer ni les vainqueurs ni les vaincus".

Savoir supporter, c'est bien là le point culminant de

(1) A. de Musset. *Dupont et Durand.*

la force, sa manifestation la plus belle, et le plus grand secret des maîtres dans l'art de triompher (1). "Il y a dans l'âme, disait un jour le Père Lacordaire, une autre faculté que celle d'agir, bien plus divine encore, car vous sentez combien les limites de nos actes sont étroites. Il ne faut pas une armée pour m'arrêter, pour saisir ici ma parole : il ne faut qu'un soldat !....Mais Dieu m'a donné pour défendre ma parole et la vérité qui est en elle quelque chose qui peut résister à tous les empires du monde. Quand Jésus-Christ fut arrêté, quelqu'un de sa suite tira l'épée, et Notre-Seigneur lui dit : "Mais, malheureux est-ce que je ne pourrais pas prier mon Père de m'envoyer douze légions d'anges pour me défendre ? Remets ton épée dans le fourreau, car il ne s'agit plus d'agir : il s'agit de souffrir !" Souffrir ! c'est la seconde action de l'homme ; sa force et sa dignité. Si la force et la dignité n'étaient que dans l'action, elles seraient bien peu de chose et vous ne seriez pas ici, si vous n'aviez été fondés que par l'action. Si ces murs ont été bâtis par les mains puissantes et actives de vos ancêtres, ah ! croyez-le, il y a eu, dans leurs fondements encore plus de souffrance, plus de passion, plus d'inertie, que de mouvement et d'activité pour les bâtir. Les apôtres n'ont pas seulement remué les lèvres et étendu les mains pour bénir vos aïeux, ils se sont arrêtés immobiles comme le roc, ils ont attendu les empereurs, les bourreaux, et ils ont dit en présentant la tête : *Faites !* Ce qu'ont dit ma parole et mon activité, mon inertie, ma force de résistance le dira bien autrement que ma parole. Jusqu'à présent. je n'ai fait qu'agir et parler ; maintenant je me tais, je souffre et j'entre dans l'immobilité et la puissance d'un tombeau généreux" (2).

***

Sans cette volonté que rien ne peut modifier, qui ne se laisse ébranler et vaincre par aucun obstacle, et qui, malgré la fatigue et la lassitude qui naissent de la longueur de l'effort, marche d'un pas ferme et assuré dans la voie droite qu'elle a choisie, dut-elle mourir à la tâche, il n'y a pas de caractère. Sans doute, il faut une certaine

(1) St-Thomas d'Aquin, Som. Théol. IIa IIœ q. CXXII art. VI.—q. CXXXVI. Art. IV.

(2) R. P. Lacordaire. *Discours sur la Grandeur du Caractère*, 1853.

dose de volonté pour prendre une décision et la mettre à exécution, mais pour persévérer et aller jusqu'au bout de son dessein, il en faut bien davantage. Cette persévérance inflèchissable est vraiment le couronnement de la volonté, et c'est par conséquent la pierre de touche du caractère. Le caractère, n'est-ce pas en effet la fidélité à soi-même, à sa croyance, à sa propre volonté ; et la fidélité ne change pas, elle reste la même, dans la persécution, dans le malheur comme dans la joie et le triomphe.

"Pour moi, disait un vaillant évêque français, (1) dont toute la vie a été un bel exemple de fidélité et de caractère, même et surtout dans la mauvaise fortune, je ne connais pas de plus belles pages de l'histoire que celles où je vois une grande cause en apparence vaincue, et qui trouve à son service des hommes assez courageux pour ne pas désespérer d'elle. C'est sur de telles pages que l'on devrait appeler de préférence l'attention de la jeunesse, à une époque où l'on ne sait plus réagir contre la mauvaise fortune. Est-il un plus beau spectacle dans l'histoire de notre pays que de voir Philippe-Auguste menacé par une coalition formidable, et, sans perdre courage devant des ennemis qui déjà réglaient entre eux le partage de la France, faire un appel suprême à toutes les forces vives du pays, pour refouler l'invasion dans les plaines de Bouvines ? Est-il une plus noble attitude que celle de Louis XIV, après Ramillies et Malplaquet, se redressant de toute sa fierté royale devant le déshonneur qu'on lui proposait de signer, et disant à Villars, la veille de Denain : "Je n'exige pas que vous battiez l'ennemi, mais je veux que vous l'attaquiez ?' Et pour toucher à un ordre de choses encore plus élevé, c'étaient des vaincus, en apparence du moins, ces témoins du Christ, qui, pendant trois siècles luttèrent contré un despotisme sauvage ; à entendre leurs ennemis, c'en était fait pour toujours d'eux et de leur cause. Vous savez ce qu'il en advint et si jamais triomphe plus éclatant est venu couronner ici-bas le calme, la patience et la fermeté".

(*A suivre*)

Fr. A. Vuillermet, O. P.

(1) Mgr Freppel, mort évêque d'Angers, qui a été pendant de longues années au parlement français le défenseur inlassable de toutes les causes qui intéressaient l'Eglise et la France.

La Venerable Marguerite Bourgeoys (1)

(Suite)

A LA GARDE DE DIEU

M. OLIER

Marguerite Bourgeoys fit le voyage de Troyes à Paris dans la voiture publique, en compagnie de M. Cossard, son oncle, et de Madame de Chuly, sœur de Maisonneuve. Celle-ci allait dire adieu à son frère. Comme tout le monde à Troyes, elle ignorait le dessein de Marguerite. Ce dessein était resté un profond secret.

Mais une fois en chemin, Marguerite Bourgeoys dit ouvertement qu'elle n'allait à Paris que pour prendre la route du Canada, où elle devait passer avec M. de Maisonneuve.

Chacun crut à une plaisanterie. Madame de Chuly et M. Cossard ne firent que rire du propos. Mais, arrivée à Paris, Marguerite pria son oncle de l'accompagner chez un notaire où elle avait, disait-elle, quelques affaires à régler. C'était un acte d'abandon de ses droits à la succession de son père et de sa mère, qu'elle voulait faire en faveur de son frère et de sa sœur avant de partir.

Il fallut bien que M. Cossard se rendit à l'évidence. Plus affligé qu'on ne saurait dire, il supplia sa nièce de renoncer à son projet. Il lui représenta ce qu'elle devait à sa famille, l'extravagance et la témérité de ce voyage.

Voyant qu'il ne gagnait rien, il se hâta de faire savoir la nouvelle à Troyes. Marguerite y était aimée et bientôt

(1) Nous nous plaisons à faire droit à une observation et à conserver au nom de la vénérable l'ancienne ortographe.

elle fut accablée de lettres, de supplications et de reproches.

Parents et amis s'unirent pour l'arrêter. Madame de Chuly n'était pas moins ardente à la dissuader, à la retenir. Et comme on savait qu'elle avait été refusée au Carmel, on fit des démarches auprès du Provincial des Carmes. Ces démarches eurent un plein succès : ce religieux écrivit à Marguerite qu'il la ferait recevoir dans le couvent de son ordre qu'elle choisirait.

Ainsi pressée et tiraillée, Marguerite ne savait plus quel parti prendre. Elle se rendit pourtant à Nantes, où l'on devait s'embarquer et pendant le voyage qu'elle fit seule, l'héroïne eût à essuyer les humiliations les plus cruelles, les plus étranges affronts. Pour ajouter à tous ses sacrifices, Dieu permettait qu'on la prit pour une personne suspecte et rien ne lui fut épargné de ce qui pouvait la dégoûter, la détourner du voyage.

Cependant Maisonneuve la rejoignit à Nantes. Il avait reçu une lettre anonyme où l'on tâchait d'alarmer sa délicatesse en lui représentant le tort qu'il allait faire à Mlle Bourgeoys. Il la lui montra et son angoisse s'en accrut.

Tout éplorée, n'en pouvant plus, elle se rend à une église où le Saint-Sacrement était exposé. Là, prosternée, elle proteste à Notre Seigneur avec une grande abondance de larmes, que son unique désir est de connaître et d'accomplir sa volonté, fallut-il sacrifier mille fois sa vie. Elle se relève consolée, inondée d'une joie toute céleste. "En un instant, dit-elle dans ses mémoires, toutes mes peines furent changées ; je reçus là, une très forte impression et une très grande assurance qu'il fallait faire ce voyage, et je revins de l'église, avec une entière certitude que Dieu voulait que j'allasse en Canada."

Cette insigne bienfaitrice de notre pays partit sans autres ressources que sa confiance en Dieu. Elle n'emporta pas un denier pour le voyage. Les plus grands parmi les saints ne l'ont pas surpassée en détachement. Son abnégation n'était pas moins admirable et l'indélicatesse de ses compagnons de voyage la mit à une longue et cruelle épreuve.

CALENDRIER DU MOIS DE MARS

—1906—

CALENDRIER DOMINICAIN (du Canada et des Etats-Unis)		CALENDRIER ROMAIN (des provinces ecclés. de Québec, Montréal et Ottawa).
FÊTES		FÊTES
B. Christophe, C., d.	1 Jeudi	De la férie
B. Henri Suso, C., d.	2 Vend.	Ste Couronne d'Epines, d. m.
B. Laurent, C., d. (18 févr.)	3 Sam.	De la férie
I CARÊME.	4 DIM.	1 CARÊME, 2 cl., s.
Chaire S. Pierre Ant., d. (22f.)	5 Lundi	De la férie
B. Jourdain de Pise, C., d.	6 Mardi	De la férie
4 Tps. S. Th. d'Aq., C., t.d. oc.sol	7 Merc.	*4 Tps.* S. Thomas d'Aquin, C. D., d
S. Jean de Dieu, C., d.	8 Jeudi	S Jean de Dieu, C., doub.
4 Tps. Lance et Cl. de N.-S., t.d.	9 Vend.	*4 Tps.* S. Lance et S. Clous, d.m.
4 Tps. B. Pierre de Jérém., C., d.	10 Sam.	*4 Tps.* SS. 40 MM. sem.
II CARÊME.	11 DIM.	2 CARÊME, 2 cl., s.
S. Grégoire le Gr., P.C.D., t.d.	12 Lundi	S. Grégoire I, P. D., d.
B. Constant, C., d. (25 f.)	13 Mardi	De la férie.
Oct. de S. Thomas sol.	14 Merc.	De la férie.
Bse Villana, Vve, d.	15 Jeudi	De la férie.
S. Suaire de N. S., t. d.	16 Vend.	S Suaire de N.S. J.-C., d. m.
S. Patrice, E. C., d.	17 Sam.	S. Patrice, E.C., d. m.
III CARÊME.	18 DIM.	3 CARÊME, 2 cl. s.
S. JOSEPH, t. d. oct. sol.	19 Lundi	S. JOSEPH, p. de l'E.U., d. 1 cl.
S. Casimir, C., d. (4 f.)	20 Mardi	S. Gabriel Arch., d. m. (du 18.)
S. Benoît, abb., d.	21 Merc.	S. Benoît, abbé, d. m.
B. Ambroise de Sienne, C., d.	22 Jeudi	S. Cyrille de Jér., E.D., d. (du 18)
Cinq Plaies de N. S., t. d.	23 Vend.	SS. Cinq Plaies N.S. J.-C., d.m.
S. Gabriel, t. d.	24 Sam.	De la férie.
IV CARÊME.	25 DIM.	4 CARÊME, ANN. B.V.M., d. 1 c.
Oct. de S. Joseph sol.	26 Lundi	De la férie.
Ste Françoise rom., Vve, d. (9 m.)	27 Mardi	S. Jean Damascène, C.D., d.
De l'oct. de l'Annonciat.	28 Merc.	S. Jean de Capist., C., sem.
" " "	29 Jeudi	De la férie.
Préc. Sang de N. S., t. d.	30 Vend.	Précieux Sang N. S. J. C., d.m.
De l'oct. de l'Annonciat.	31 Sam.	De la férie.

A nos abonnés

N. B.—Le **Samedi** de chaque semaine, une **messe basse** est dite en notre église du Rosaire, à l'intention de nos **abonnés**

Indulgences de Mars 1906

I.---Indulgences communes à tous les mois

LE Ier DIMANCHE (le 4).

CONFR. DU S. ROSAIRE, 3 Indulg. Plénières :

1.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la conf., *Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. 19).
2.—*Cf. Cm. Vis.* de l'église de la confr. et *Pr.* (C. 24) ;
3.—*Cf. Cm. Assist.* au salut dans l'église de la confr. et *Pr.* (C. 25) ;

Le 2e DIMANCHE (le 11).

CONFR. DU S. NOM DE JÉSUS OU DE DIEU, 3 Indulg. :

1.—Indulg. partielle de 7 ans et 7 quarantaines : *Cf. Cm. Vis.* à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. II) ;
2.—Indulg. plénière : *Cf. Cm. Vis.*, *Pr.* et *Assist.* à la proc. (C. III) ;
3.—Indulgence partielle de 200 jours : *Assist.* à la messe dite à l'autel de la confr. et *Pr.* (C. IV).

Le dernier DIMANCHE (le 25).

À TOUS LES FIDÈLES, Indulg. plénière : pour avoir *récité avec d'autres* au moins *le tiers du rosaire*, 3 *fois par semaine*, *Cf. Cm. Vis.* d'une église ou chapelle publique et *Pr.* (C. app. 5).

II.---Indulgences propres au mois de mars.

I.--INDULGENCES FIXES

À TOUS LES FIDÈLES (a), *Vis.* d'une église de dominicains, *Pr. Cf. Cm.* (Benoit XIII.)

18 *(au lieu de 19).*—(Solennité de) S. JOSEPH, Ep. de Marie, patron de l'Eglise univers. *Comme le 7 ; de plus* Tiers-ordre de S. Domin., Absolut. génér. avec indulg. plén.

25.—ANNONCIATION DE MARIE.

CONFR. DU S. ROSAIRE, *3 indulg. plén. et 4 partielles :*

1° Récit. du *rosaire entier*, *Cf. Cm.* (C. 13) ;
2° Assist. à la *process.* ce jour ou pendant l'oct. (C. 20) ;
3° *Cf. Cm. Vis.* (dès les I vêpres) *Pr.* ce jour ou pendant l'oct. (C. 27);
4° *Indulg. part. : a)* 10 ans et 10 quarant. pour le *tiers du rosaire* (C. 15), *b)* 7 ans et 7 quarant. si l'on est fidèle au *rosaire hebdom.* (C. 17), *c)* 100 j. (C. 18), *d)* 7 ans et 7 quarant. *Cf. Cm. Vis. Pr.* (C. 30).

II.--INDULGENCES MOBILES

Les 3 premiers dimanches du Carême (les 4, 11 et 18).

CONFR. DU S. ROSAIRE, indulg. de 10 ans et 10 quarant. : *Vis.* 5 autels (b) dans une église ou chapelle publ. (Stat. rom.) et *Pr.* (C. 32).

4e dim du Carême (le 25).

CONFR. DU S. ROSAIRE, 15 ans et 15 quarant. (au lieu de 10) : *aux condit. des 3 autres dim.* (C. 32).

J. S. PRÊTRE.

(a) Cette indulgence peut être gagnée par tous les fidèles dans une église de dominicains mais les confr. du S. Rosaire *seuls* ont le privilège, là où il n'y a pas d'église de domin., de la gagner dans l'église de la confr.

(b) Il faut se déplacer pour distinguer ces 5 visites. Comme la plupart de nos églises ont 3 autels, on peut, après une première visite au maître-autel, visiter les trois autels en commençant par un des latéraux et en allant à la suite, puis terminer par le grand. Quand il y a 5 autels (ou plus comme à Notre-Dame de Montréal), on visite 5 autels différents. Il faut répéter les mêmes prières ou d'autres à chaque autel.

BIBLIOGRAPHIE

LE CANADA ECCLÉSIASTIQUE POUR 1906 (*vingtième année*).— *Le Canada Ecclésiastique* a été, à plusieurs reprises, et notamment cette année, recommandé par NN. SS. les Evêques. Aux documents officiels obligeamment fournis par les évêchés, s'ajoutent ceux émanant de sources particulières, le tout collationné et vérifié avec la plus stricte attention. Les lecteurs se rendront compte, en parcourant ce recueil, du travail énorme que représente cette correction. Une innovation très importante et dont la grande utilité ne manquera pas d'être fort appréciée est celle qui a été introduite dans l'"Index des paroisses et missions" : au nom de la localité ou de la paroisse, nous avons ajouté le nom officiel du bureau de poste, quand les deux diffèrent, ce qui est très fréquent ; de plus, nous indiquons, pour chaque localité, les voies de communication par chemin de fer : le réseau sur lequel se trouve la station, les bureaux d'express, de télégraphe, de téléphone.

Nous attirons spécialement l'attention sur l'article remarquable qui termine l'ouvrage, intitulé "Coup d'œil sur l'état présent du Canada. Le pays considéré sous le rapport civil et religieux. Statistiques et remarques". Cet article vaut, à lui seul, plus que le prix du volume.

Un beau et fort volume soigneusement imprimé et élégamment relié en toile. Prix, $1.00 ; franco, $1.15. Cadieux et Dérome, Montréal.

ALCOOL ET ALCOOLISME, *M. Edmond Rousseau, Québec.*—Excellente brochure de propagande anti-alcoolique, remplie de renseignements très sûrs. Le ton en est chaleureux, dénotant un grande sincérité. Le style parfois laisse un peu à désirer, mais ces *causeries* sont de nature à faire du bien.

VIENT DE PARAITRE :

ANNUAIRE PONTICAL CATHOLIQUE pour 1906, par *Mgr. Albert Battendier*, protonotaire apostolique. Un vol. petit in-8 de 700 pages avec 81 gravures. Prix : 3 fr. 50 ; port 0 fr. 60. *Maison de la Bonne Presse*, 5 rue Bayard, Paris, VIIIe.

L'Annuaire se compose de deux parties. La première comprend l'énumération des différents éléments de la hiérarchie catholique : Sacré Collège, épiscopat du monde entier (avec notes statistiques sur chaque diocèse). Cour pontificale et Congrégations romaines.

La seconde partie qui intéressera un plus grand nombre de lecteurs, groupe une série d'articles où sont traitées des questions ecclesiastiques, d'histoire, de liturgie, d'héraldique, etc. Cette année, on remarque tout particulièrement ce qui concerne les nouvelles Bulles, les docteurs ecclésiastiques, l'Eglise en Russie, les *Ordo* diocésans, le rite ambrosien, les Papes du VIIIe siècle, les anciens évêchés d'Italie et le clergé catholique dans les Parlements. 5 rue Boyard, Paris, VIIIe.

UN GENTILHOMME APOTHICAIRE : *M. de la Garaye*, par ERNEST JAC. Préface de RENÉ BAZIN, de l'*Académie française*. Un vol. in-16 de 196 pages. (Editions du *Mois littéraire et pittoresque.*) Prix broché, 1 fr. : port, 0 fr. 20. Paris, 5, rue Bayard.

ANGÉLINE DE MONTBRUN, par *Laure Conan, 3e édition.* C'est plus et mieux qu'un *roman* canadien. C'est *une étude d'âme.* Nous en reparlerons. On peut s'adresser à *l'auteur*, Laure Conan, Malbaie Qué.

DECLARATION.—Le Rédacteur et les collaborateurs de la *revue Le Rosaire* déclarent vouloir se conformer entièrement aux prescriptions d'Urbain VIII, dans sa constitution *Sanctissimus*.

Comme Marguerite ne buvait pas de vin, le propriétaire du navire, M. Lecoq — chez qui elle avait logé à Nantes — avait eu l'attention de faire porter sur le vaisseau, quelques barriques d'eau douce pour son usage.

Certains, à bord, jugèrent bon de s'en emparer, et, durant toute la traversée, la Sœur Marguerite — comme on l'appelait — se trouva réduite à l'eau répugnante et croupie que buvait l'équipage. Sa mortification s'en accommodant parfaitement, elle se garda bien de s'en plaindre.

Malgré les instances de Maisonneuve, jamais elle ne voulut prendre place à sa table. Il avait toujours grand soin de lui faire porter des aliments convenables, mais elle ne les acceptait que pour les distribuer et se contentait de la nourriture des matelots.

Peu après le départ, il lui arriva un accident dont sa délicatesse s'alarma fort. Avant de quitter Paris, Mme de Chuly avait fait, pour son frère, une ample provision de ce linge fin et de ces riches dentelles, dont les hommes de condition usaient alors, et elle avait confié les coûteuses futilités à sœur Marguerite. Afin de tout remettre au chef en parfait ordre, celle ci voulut en faire un paquet, mais un coup de roulis lança à la mer les précieux objets.

Connaissant peu Maisonneuve, elle crut qu'il serait très sensible à cette perte irréparable en Canada. Mais il rit doucement de l'accident, et pour rassurer Marguerite qui pleurait presque, il l'assura qu'il était content que les dentelles fussent à l'eau, que porter des babioles l'ennuyait.

***

La traversée fut longue, pleine de périls. Après avoir fait trois cent cinquante lieues en mer, il fallut retourner en France, prendre un autre vaisseau, et peu après le départ, une maladie contagieuse éclata à bord. Huit hommes en moururent et l'épidémie mit en pleine lumière la charité de Marguerite Bourgeoys : " Dans cette traversée, dit le premier historien de Montréal, elle n'eut pas de médiocres peines, y ayant eu quantité de malades, elle les servit tous en qualité d'infirmière et en prit un indicible soin."

La volonté de cette femme étonnante triompha du mal de mer. Nuit et jour elle fut auprès des malades, leur rendant tous les services, les consolant, les instruisant, leur distribuant avec une joie céleste tout ce qu'elle recevait de la charité de Maisonneuve et du capitaine.

Cependant, dans la Nouvelle-France, on avait appris, par un vaisseau, que Maisonneuve était en route avec une recrue de cent huit hommes. Et, comme on ignorait qu'il lui avait fallu relâcher, on s'inquiétait en voyant qu'il n'arrivait pas et chaque jour les craintes devenaient plus vives.

A Québec et à Ville-Marie, il y eut prières publiques, exposition solennelle du Saint-Sacrement.

Torturée par l'angoisse, Mlle Mance descendit à Québec pour avoir des nouvelles. La situation était terrible ; les bandes infernales plus redoutables que jamais.

Au printemps, des hommes, envoyés à Montréal par le gouverneur général Lauzon, n'osèrent pas s'approcher du fort. Convaincus qu'il n'y restait plus un Français, ils se tinrent au large, observant de loin, puis ils descendirent annoncer que les Iroquois avaient pris Ville-Marie.

La sinistre nouvelle avait été vite démentie par ceux de Montréal qui avaient cru à une barque fantôme.

Mais six cents Iroquois venaient de bloquer Trois-Rivières. Les colons avaient repoussé ces diables incarnés, mais si un secours n'arrivait pas, si le vaisseau de Maisonneuve s'était perdu, c'en était fait de la Nouvelle-France. Chacun le comprenait.

Aussi à son arrivée, le 22 septembre, Maisonneuve fut salué comme un libérateur. La joie s'éleva jusqu'aux transports quand on vit débarquer la recrue. Il y eut à l'église de Québec solennel *Te Deum* et cette universelle allégresse, à l'arrivée d'un renfort de cent hommes, prouve bien comme la colonie était faible, abandonnée : " Il n'y avait alors, à la Haute-Ville de Québec, que cinq ou six maisons, et dans la Basse-Ville que le magasin des PP. Jésuites et celui de Montréal. Tout était si pauvre que cela faisait pitié, dit Marguerite Bourgeoys."

Du premier coup d'œil, elle put mesurer l'étendue de son sacrifice, mais sa sérénité n'en fut pas troublée. Et, à

Québec, elle ne tarda pas à nouer l'une de ces profondes amitiés qui sont une douceur et une bénédiction dans la vie.

A Jeanne Mance, l'ouvrière de la première heure, la glorieuse compagne de ses périls, accourue au rivage pour le recevoir, Maisonneuve s'était empressé d'annoncer l'arrivée de Marguerite Bourgeoys. "C'est une fille de sens et d'esprit, lui dit-il, qui nous sera d'un puissant secours à Montréal. Sa vertu est un trésor."

Et comme une vraie sympathie équivaut à des années d'intimité, l'amitié la plus étroite unit bientôt les héroïnes que l'histoire appelle les deux anges de Ville-Marie.

Marguerite Bourgeoys s'était logée au magasin de Montréal où l'on avait transporté les malades qui n'étaient pas encore rétablis. Elle leur continua ses soins et tous furent bientôt sur pied.

Pendant ce temps, Maisonneuve était aux prises avec Lauzon qui voulait retenir ses hommes à Québec et refusait de fournir des barques, encore qu'il y fut obligé.

Maisonneuve triompha de toutes les résistances, de toutes les ruses. La recrue s'embarqua bientôt pour Montréal et pour qu'on ne retint aucun de ses hommes, le fondateur de Montréal partit le dernier.

A Ville Marie, on attendait le chef, absent depuis deux ans, avec une impatience ardente. Quand les barques parurent, la joie de la petite garnison devint exubérante, indescriptible. Celle des arrivants ne fut guère moindre. On était enfin au terme du voyage. A perte de vue sur l'île royale, la forêt inviolée étalait son feuillage doré, rougissant. Et il nous semble que Marguerite Bourgeoys dût frémir d'une émotion sacrée lorsqu'en ce décor de sauvage solitude, au bord des eaux luisantes, sous le ciel radieux, elle aperçut le fort qui abritait le faible germe de la ville de la Vierge, de la grande cité chrétienne rêvée.

Ce jour-là, au berceau tant de fois ensanglanté de Ville-Marie, il y eut grande fête. L'arrivée de la recrue donna comme une illusion de sécurité. Les colons réfugiés au fort regagnèrent joyeusement leurs maisons abandonnées depuis des années, et tout le monde se mit à l'ouvrage avec un entrain admirable. On défricha des ter-

res, on bâtit des maisons ; l'hôpital fut agrandi et fortifié.

La croix portée par Maisonneuve, sur la montagne, après l'inondation de 1642, avait été enlevée par les Iroquois. On le constata avec regret et le fondateur de Montréal chargea Marguerite de la faire remplacer.

Elle ne craignit pas d'accompagner les ouvriers trois jours de suite. Qui nous dira ses pensées pendant qu'elle suivait leur travail, ou qu'à travers les arbres dépouillés, regardait l'île presque toute encore de broussailles et de grands bois. Quels profonds hommages elle rendit à la croix rédemptrice lorsqu'on l'éleva sur le Mont Royal ? Qu'elle aurait aimé s'y rendre souvent en pélerinage, mais le danger était trop grand.

***

C'était pour assurer l'instruction aux enfants de Montréal que Maisonneuve lui avait demandé de se sacrifier à son œuvre. En attendant qu'on pût ouvrir une école, il confia à Marguerite Bourgeoys la direction de sa maison et elle passa quatre ans au fort. D'après les historiens, elle y fut comme une mère commune pour tous les colons ; on la trouvait partout où il y avait quelque souffrance à soulager. Les soldats lui inspiraient une compassion particulière. Elle blanchissait leur linge, raccommodait leurs hardes. Durant un hiver très rude, quelques-uns étant venus se plaindre que le froid les empêchait de dormir, elle leur donna le lit qu'on l'avait forcé d'accepter à Nantes et se réduisit à coucher sur le plancher.

Qu'elle devait s'ingénier pour soulager un peu ceux qui passaient les nuits d'hiver, le long du fleuve, veillant en silence pour le salut de tous ! Comme son cœur si noble devait s'attendrir quand les braves qui étaient de garde, venaient à la chapelle du fort, faire leur prière à la Vierge, avant de prendre leur poste de périls. On avait vite le crâne dégarni de sa peau, et à Ville Marie, pour franchir le seuil de sa porte un hómme prenait les armes. Mais Marguerite Bourgeoys ne semble pas avoir jamais eu le moindre souci du danger et partout où il y avait quelque bien à faire, on la voyait accourir.

Vénérée de tous, elle l'était particulièrement de Maisonneuve. Le héros lui ouvrait toute son âme et c'est elle qui l'engagea à faire le vœu de chasteté.

Aux heures d'abattement, ne devait-il pas chercher auprès d'elle la consolation, la confiance ? Que de fois, sans doute, il l'entretint de ses craintes, de ses espérances, des rêves de beauté et de gloire que son mâle esprit caressait pour sa ville. Le cher projet de bâtir une belle chapelle à la Vierge dût être discuté bien souvent, au foyer du fort, durant les longues soirées. On ne saurait dire avec quel zèle Marguerite Bourgeoys poursuivit ce dessein, ni ses patientes, ses saintes industries.

Si Dieu glorifiait toujours devant les hommes, l'ardente bonne volonté, comme il l'a fait une fois d'après une gracieuse tradition, au frontispice de la chapelle de Notre-Dame de BonSecours, un ange aurait écrit : " Marguerite m'a bâtie."

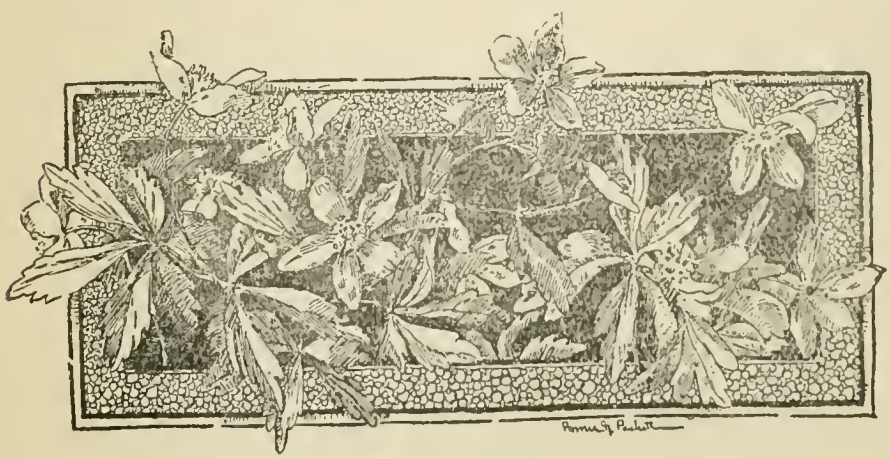
C'est surtout par l'éducation chrétienne de la jeunesse qu'elle devait se dévouer à la colonie.

Jeanne Loysel, la première enfant qui vécut à Montréal, lui fut confiée à l'âge de quatre ans. Jean Desroches vint ensuite et le 30 avril 1657, peu après l'arrivée des Sulpiciens qui amenèrent quelques familles, la sœur Marguerite ouvrit une école. Mais combien rudes et humbles furent les commencements de son œuvre.

(A suivre)

LAURE CONAN.

Malbaie, fevrier 1906.



Une Mission Dominicaine Française

(Mésopotamie et Arménie)

MISSION Dominicaine Française ! Oui la mission de Mésopotamie et d'Arménie, comme beaucoup d'autres d'ailleurs, doit à la France son origine, et ses premiers missionnaires furent des Frères Prêcheurs, envoyés là, dès la fondation même de leur Ordre, par le roy saint Louis, dans le but de ramener à la foi romaine ces nations livrées depuis des siècles aux erreurs Nestoriennes et monophysites.

De longues époques de trouble et d'anarchie vinrent, et ce ne fût qu'en 1756, sous le pontificat de Benoît XIV, que la mission de Mésopotamie confiée en 1636 aux pères Capucins, et abandonnée par eux en 1730 fut de nouveau remise à l'Ordre de St-Dominique qui l'a conservée depuis.

Un peu avant 1756, un prêtre Chaldéen converti, nommé Abdul Kader, poursuivi par les siens restés dans l'hérésie, vint se réfugier à Rome. Il entendit à l'Eglise de la Minerve la prédication des dominicains. Frappé par la science et le zèle apostolique des frères, il se prit à désirer pour son pays des religieux de cet Ordre. Il s'adressa au Pape, qui confia aussitôt aux Frères Prêcheurs de la Province Romaine le soin de rétablir la mission de Mossoul.

Raconter ici, tout ce que ces premiers pères eurent à souffrir à leur arrivée en Orient serait trop long. Aussi bien, n'est-ce pas là notre but, qu'il nous suffise de dire que rien ne leur fut épargné, ni du côté de Dieu, ni du côté des hommes. Deux traits entre mille nous le feront voir. En 1784, la guerre civile éclata. Des deux pères qui se trouvaient à Mossoul, l'un d'eux le P. Terconuski dut accompagner à Bagdad le gouverneur de Mossoul. Le P. Ruvo restait donc seul, avec deux frères convers, pour supporter les immenses difficultés de la situation. Un jour, cédant aux instances du prince de Djesiréh dont

le frère se mourait, il part accompagné d'un domestique, pour aller visiter le malade. En Orient, tout prêtre, tout religieux, s'il veut réussir dans son ministère, doit être médecin. S'il est vrai que les maladies sont la conséquence du péché, le ministre de Dieu qui guérit les âmes, doit avoir aussi puissance sur les corps ! Le P. Ruvo était donc réputé à la fois, médecin des âmes et des corps. Malheureusement dans la circonstance que nous relatons, tout espoir de guérison avait disparu, quand le Père arriva près du malade. Or Dieu ne lui avait pas donné le don des miracles. Afin cependant de rassurer la famille, il fit boire au patient, après en avoir goûté lui-même, un verre de jus de pruneaux. Mais au moment même où le remède était introduit dans la bouche du malade, celui-ci rendit l'âme. Pris de peur, et craignant qu'on l'accusât d'avoir voulu empoisonner le malade, le domestique du Père disparut sans qu'on pût savoir où il était allé. C'en fut assez pour éveiller les soupçons de la famille éplorée. Le Père devinant ce qui allait se passer et le danger qu'il courait lui-même, se retira inquiet, mais bien disposé à tout accepter de la volonté de Dieu. Celle-ci ne tarda pas à se manifester. Tandis qu'il priait dans sa chambre, deux hommes armés de poignards, se présentèrent à lui. Blasphémant et prononçant les plus terribles menaces, ils l'accusaient d'avoir empoisonné le malade, et sans attendre sa justification, ils le transpercèrent de leurs poignards. Ensuite, l'ayant attaché avec une corde, ils le traînèrent à travers la ville et le jetèrent dans le fleuve. Le Tigre le rejeta sur la rive et il fut enseveli par les Nestoriens près d'une petite chapelle située à une heure environ de Djésiréh.

Quelques années avant l'événement que nous venons de raconter, un autre fait s'était produit, qui montrera aussi ce qui attendait auprès de ces nations hérétiques nos vaillants missionnaires. En 1774, l'un d'eux, le P. Soldini qui s'apprêtait à prendre son repas en compagnie d'un vieillard qu'il avait lui-même converti au catholicisme, fut frappé par la couleur insolite des mets qu'on lui avait apportés. Soupçonnant qu'ils étaient empoisonnés, il eût l'idée d'en faire manger à un chat qui mourut aussitôt. Cet événement et beaucoup d'autres difficultés physiques et morales que le missionnaire avait à supporter faillirent lui enlever

son courage et il conçut même le dessein d'abandonner le pays et de retourner en Italie. Il en écrivit au pape lui expliquant les difficultés de la tâche et l'inutilité de ses efforts. Mais le pape lui répondit : " Bien aimé fils, " quoique de votre personne vous n'arriviez à rien pour le " bien spirituel de ces pauvres peuples aveuglés par l'hé- " résie, et sectateurs obstinés de leur inique législateur, " nous ne permettons pas votre retour pour ce seul motif, " mais nous vous exhortons avec nos entrailles paternelles " à continuer de demeurer dans ces contrées, sans vous " affliger nullement si vous n'y faites aucun profit : res- " tez-y *in signum fidei !* en témoignage de la foi."

Le missionnaire obéit, d'ailleurs il ne devait plus souffrir longtemps, Dieu considérant les mérites de son serviteur allait le rappeler à lui et lui donner sa récompense. Dans le courant de l'année 1779, le P. Soldini fut de nouveau l'objet d'une tentative d'empoisonnement ; cette fois, Dieu ne permit pas qu'il s'en aperçut à temps, et c'est au milieu de violentes douleurs qu'il expira après avoir donné 19 années de sa vie à notre mission et y être resté malgré l'inutilité au moins apparente de son sacrifice *in signum fidei.* Chrétiens, Juifs et Musulmans, sans distinction de religion se rencontrent encore à son tombeau. Sa mémoire est entourée de l'auréole de la sainteté et l'on raconte plusieurs faits étonnants dûs à son intercession.

Ces renseignements suffisent, nous semble-t-il, pour édifier le lecteur, sur les souffrances qu'eurent à endurer nos premiers missionnaires. D'ailleurs la persécution ne cessa jamais complètement jusqu'en 1815 où le P. Campanile demeuré seul chargé de la mission par la mort successive de ses compagnons, abandonna la place, épuisé qu'il était par un long isolement dans lequel il vivait depuis l'année 1805 où il avait vu partir son unique *socius* le P. Raggi.

Après son départ la mission resta abandonnée pendant 25 ans. En 1840, d'autres pères Italiens vinrent reprendre son œuvre, mais malgré les héroïques efforts du P. Marchi la mission ne réussit pas.

Enfin, en 1856, le P. Jandel offrit à la Province de France cette mission de Mossoul. Le chapître tenu en octobre au couvent de Flavigny l'accepta avec reconnais-

sance. Ici commence précisément notre sujet puisque nous avons entrepris de parler de la mission *française* de Mossoul. Avant d'y entrer il sera bon peut-être de présenter au lecteur la géographie de cette mission lointaine et de lui dire les differentes nations qui la peuplent ainsi que les hérésies diverses qui sont le principal obstacle aux efforts souvent héroïques de nos missionnaires.

La Mission dominicaine dont la ville de Mossoul est le centre principal, occupe un territoire d'environ 12,000 lieues carrées, renfermant une population d'à peu près 3,450,000 habitants que l'on doit répartir ainsi : 300,000 mahométans, Juifs et infidèles, et 450,000 chrétiens appartenant aux différentes sectes hérétiques de l'Orient. Ce territoire comprend trois régions distinctes qui sont : la partie sud-est de la Mésopotamie, à droite du fleuve du Tigre, — c'est là qu'est située Mossoul, sur le fleuve même et non loin des ruines de l'antique Ninive — le Kurdistan Ottoman, à gauche du Tigre, la partie enfin de l'Arménie Majeure près du lac de Van, qui correspond à l'ancien empire arménien de ce nom. Des Kurdes, des Arabes, des Turcomans, des Syro-Chaldéens et des Arméniens peuplent ces différentes régions, mais les Turcs qui les dominent de leur influence, ont fini par leur imposer plus ou moins leur langue, si bien que l'arménien et le syriaque ne sont plus parlés que dans quelques villages, et exclusivement par les chrétiens.

La mission dominicaine de Mésopotamie et d'Arménie fait partie de la Délégation apostolique de Mésopotamie, et du diocèse de Bagdad, elle en est le centre.

L'objet de la mission est l'évangélisation des hérétiques et l'éducation des catholiques qui ont quitté l'erreur pour se rallier à notre foi. Trois sectes occupent le pays : les Nestoriens dans le Kurdistan, les Jacobites Monophysites en Mésopotamie, et les Grégoriens Monophysites en Arménie.

Les Nestoriens enseignent et professent encore ce que Nestorius leur fondateur enseignait et professait lui-même au Ve siècle : qu'en Jésus-Christ, Dieu et l'homme ne sont pas la même personne, que l'un est fils de Dieu, et l'autre fils de Marie. Ainsi, la Sainte Vierge n'est pas mère de Dieu. Il y a en Jésus Christ deux personnes et deux natu-

res unies par l'opération et par la volonté. De plus, ils enseignent comme les greco schismatiques, que le Saint Esprit procède du Père et non du Fils.

Les Monophysites, Jacobites et Grégoriens se sont réunis aux Nestoriens, quoique dans l'origine, leurs sentiments sur Jésus-Christ fussent diamétralement opposés, puisque avec les eutychiens, ils n'admettaient en lui qu'une seule nature composée de la divinité et de l'humanité.

L'Eglise catholique enseigne, elle, qu'il y a en Jésus-Christ, une seule personne et deux natures, et que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils.

Telles sont les nations auxquelles va le zèle apostolique de nos missionnaires, et telle est la part du champ du divin Maître qu'ils ont reçu mission d'évangéliser. Nous allons les voir à l'œuvre, travaillant, sans jamais compter avec leurs forces, mais s'abandonnant toujours à la volonté de Dieu et ramenant peu à peu au prix de sacrifices continus, ces frères égarés, à la seule et véritable Eglise de Jésus Christ : catholique, apostolique et romaine.

(A suivre)

F. V. DE KERDANET.

JÉSUS PRÊCHANT

Une vraie Amie du Bon Dieu (1)

Mère Catherine-Aurélie Caouette

IV.—Les voies de Dieu.

C'ÉTAIT fête au couvent de la Congrégation de Notre-Dame, à Saint-Hyacinthe. Les élèves devaient jouer un drame : *le martyre de sainte Catherine*, composé par Monsieur le Grand Vicaire Raymond, chapelain de la Communauté. Aurélie Caouette remplissait le rôle principal, celui de la sainte. Pendant qu'elle répétait ces paroles de la Vierge d'Alexandrie : "*Je sens dans mon cœur toute l'énergie du Sang divin.. C'est un Sang généreux qui ne demande qu'à se répandre*," elle sentit naître dans son âme un grand désir d'honorer d'une manière toute spéciale le précieux Sang du Christ.

Du cœur de la jeune fille, cette dévotion, qui répond si bien aux besoins des âmes assoiffées d'amour, n'avait pas tardé à se répandre parmi les religieuses et les élèves du pensionnat.

Monseigneur Prince, qui occupait alors le siège épiscopal de Saint-Hyacinthe fut bientôt informé du fait. Voyant dans cette pieuse pratique un puissant moyen de réparer les blasphèmes si fréquents de nos jours, le saint prélat, loin d'entraver ce mouvement, l'encouragea de tout son pouvoir.

Quelques années s'écoulèrent ; et cette dévotion grandissant toujours, il voulut l'étendre à tout son diocèse. Après en avoir obtenu l'autorisation de Rome, il établit, par une lettre pastorale du 19 mars 1858, une confrérie du Précieux-Sang, dont il fixa le centre au Couvent de la Congrégation. Plus tard, le siège de cette association fut transféré dans l'église cathédrale, puis dans la chapelle du monastère du Précieux-Sang.

Cette extension du culte du Précieux-Sang avait réjoui les âmes des vrais fidèles, et surtout celle de Monseigneur Joseph Larocque, évêque de Cydonia et coadjuteur de Montréal. Depuis longtemps, il rêvait de le faire ainsi aimer et honorer, comme nous le prouve sa corres-

(1) Voir *Le Rosaire* ; numéro de septembre 1905 : *Une âme de jeune fille*, octobre, *La tertiaire dominicaine*, décembre. *Le Calvaire.*

pondance avec M. Raymond, son confident et son ami. "Enivrons-nous incessamment, écrivait-il au supérieur du Séminaire de Saint Hyacinthe, enivrons-nous à la même coupe où Jésus nous donne à boire à longs traits son Sang Précieux. Aspirons par des soupirs communs, le divin breuvage, la bouche collée sur la plaie du Cœur de notre divin Sauveur. Je trouve un moyen efficace de vivre constamment de la vie de foi dans cette union de prières. "Le grand bonheur de Mgr Larocque était de recruter des membres à la nouvelle confrérie, de répandre des brochures et des prières pour accroître l'amour des fidèles envers cette salutaire dévotion. Dieu le préparait ainsi à la mission qu'il aurait un jour à remplir et qui lui méritrait le titre de fondateur de l'Institut des religieuses adoratrices du Précieux-Sang.

Le pieux prélat s'intéressait vivement à celle qui avait été l'initiatrice de cette dévotion au Canada, Catherine Aurélie. Par M. Raymond, il était tenu au courant de ce qui se passait alors à Saint-Hyacinthe. Les bruits les plus étranges circulaient sur le compte de Mlle Caouette. On parlait de miracles. Les uns avaient vu sa langue se couvrir d'un sang vermeil au moment de la communion, les autres avaient constaté que ses vêtements, à certains jours, changeaient de couleur et devenaient tantôt blancs comme la neige, tantôt rouges comme du sang. Les commérages allaient bon train. La ville et bientôt toute la province se divisaient en partisans ou en adversaires de la jeune fille. Les uns voyaient dans ces faits des signes extraordinaires de sainteté et criaient au miracle, les autres, de la supercherie et criaient au scandale.

Pendant ce temps là, Aurélie souffrait en silence, vaquant à ses occupations ordinaires et attendant l'heure de Dieu. Plus que jamais, elle souhaitait se donner tout à son Jésus, dans la vie religieuse ; plus que jamais, elle désirait s'offrir en victime d'expiation, unir son sang au Sang très adorable du Rédempteur. Mais, où et comment ? C'était encore le secret du ciel. Et ce secret, il faudrait pour ainsi dire l'arracher par violence.

Fille d'obéissance, elle se jetait à corps perdu dans les bras de la Providence, s'en remettant aveuglément pour sa vocation aux décisions de ceux qui tenaient pour

elle la place de Dieu sur la terre. Son directeur, homme discret, pieux et savant, avait longuement étudié les goûts, les tendances de sa pénitente. Il avait consulté des prêtres éminents. Mais, pour M. Raymond comme pour Aurélie, c'était la nuit noire. Un voile impénétrable lui dérobait l'avenir ; et il attendait dans la prière que la lumière se fît.

Pour couper court à toutes les rumeurs qui continuaient de passionner le public et même le clergé, Mgr Prince et M. Raymond décidèrent d'envoyer Catherine-Aurélie au couvent de la Congrégation à Montréal, pour y faire une retraite. Elle fut confiée à M. Nercam, prêtre de Saint-Sulpice. Celui-ci, après avoir examiné les dispositions de la jeune fille, lui proposa d'entrer au noviciat de l'Hôtel-Dieu, et il la fit venir dans cette communauté, dont il était le chapelain, pour y passer les trois derniers jours de sa retraite. Après mûr examen, le vénérable sulpicien avait conclu qu'elle était destinée au cloître, mais ne spécifiait pas dans quel institut elle devait entrer. Un peu plus tard, Mgr Prince avait décidé qu'elle demanderait son admission chez les Dames de la Congrégation. Cependant ni l'un ni l'autre de ces projets ne fut mis à exécution.

Pendant plusieurs mois, la pauvre jeune fille s'était laissée conduire, au gré de ses supérieurs, avec la docilité d'une enfant. L'étoile radieuse qui devait la conduire au port ne brillait pas. Le ciel était toujours noir, et l'âme d'Aurélie toujours broyée par la douleur. Comme cette parole de l'Ecriture s'applique ici : *Mes pensées*, dit Dieu, *ne sont pas vos pensées, mes voies ne sont pas vos voies.*

Rentrée dans sa famille, elle attendait, passant son temps dans l'oraison et dans les soins du ménage. Sa conviction qu'elle était appelée à la vie religieuse, loin de diminuer, s'ancrait davantage dans son esprit. Mais, encore une fois, où et comment ? C'était le martyre.

Pour mettre un terme à ses propes hésitations, l'évêque de Saint-Hyacinthe résolut de renvoyer Catherine-Aurélie à Montréal, au couvent de la Congrégation. Elle s'y rendit, malgré de vives oppositions de ses parents et malgré le mauvais état de sa santé. M. Nercam interrogea à nouveau la jeune fille, puis il lui proposa d'entrer dans un noviciat pour s'initier à la vie religieuse. Mgr Prince

saisit aussitôt cette occasion d'éprouver Aurélie et il lui ordonna de se rendre sans retard chez les sœurs de la Congrégation. Simplement, bien qu'elle ne ressentit aucun attrait marqué pour cette communauté, elle obéit.

Comme c'était la coutume, avant d'entrer, la postulante fut conduite auprès du saint évêque de Montréal. Mgr Bourget la questionna longuement, l'emmena prier avec lui dans son oratoire, puis tout à coup, devant le Saint-Sacrement, il lui dit : " Mon enfant, si j'étais l'évêque de Saint-Hyacinthe, je vous dirais : " Allez-vous en dans une petite chaumière bien solitaire, et fondez une communauté d'adoratrices du Précieux-Sang, filles de Marie-Immaculée." Il écrivit en ce sens à Mgr Prince : " Je crois que Notre-Seigneur l'appelle à faire une communaute nouvelle spécialement consacrée au service des corps et des âmes par la dévotion au Sang précieux de Jésus-Christ et à l'Immaculée Conception de sa glorieuse Mère."

Grande fut la joie de l'évêque de Saint-Hyacinthe en recevant la décision d'un prélat aussi éclairé dans les voies de Dieu. Aussitôt il lui répondit qu'il était prêt à tout faire pour correspondre aux desseins de Dieu. " Je prendrai seulement, ajoutait il, le soin de prier davantage et de me mieux préparer à être l'organe de la divine Providence dans cette très sérieuse circonstance."

Les nuages se dissipaient, et les premières clartés de l'aube du jour tant désiré blanchissaient l'horizon. La pleine lumière ne brillait pas encore. On était au mois d'août 1859, et il faudrait attendre deux années avant que la communauté ne fut fondée.

Bientôt de nouvelles inquiétudes naquirent dans l'esprit de Mgr Prince. Il fallut une lettre très explicite de M. Nercam pour les dissiper. " Je crois, lui écrivait-il, que Mlle Caouette est appelée à fonder un institut qui manque au Canada, un institut purement contemplatif, que depuis longtemps je désirais moi-même et beaucoup d'autres avec moi. Je suis même convaincu que le temps est arrivé d'exécuter ce dessein et que Notre-Seigneur a déjà préparé les pierres vives de ce nouvel édifice. Je vois très bien pourquoi cette bonne âme ne pouvait rien trouver, dans les maisons actuellement existantes, qui pût la satisfaire. Il lui faut une réunion de personnes très ferventes et uni-

quement appliquées à la contemplation et à la prière, et aussi un institut dont le but soit d'honorer l'Immaculée Conception de la Sainte Vierge par le précieux Sang qui sont les deux grandes dévotions destinées à retremper et à régénérer les âmes de notre siècle. . . ."

Ces paroles rassurèrent complètement l'évêque, et il voulut se mettre aussitôt à réaliser un projet que depuis si longtemps il caressait ! C'est dans une visite au monastère des Sacramentines de Mont Quirinal à Rome, lors de son voyage en 1852, que la première pensée de doter son diocèse d'une maison semblable, lui était venue.

Tout semblait prêt, quand une cruelle maladie frappa Mgr Prince et remit tout en question. Pourrait-il agir un jour, le vénéré prélat l'espérait. En attendant il demanda à M. Raymond de bénir la modeste chambre que Mlle Caouette occupait dans la maison paternelle, et il enjoignit à celle-ci de la regarder désormais comme sa cellule et son cloître, jusqu'au moment où elle pourrait, avec quelques compagnes, commencer un genre de vie véritablement religieux.

Ce moment là, l'évêque ne le verrait pas sur cette terre, car le cinq mai 1860, chargé de mérites et de bonnes œuvres, il s'endormait pieusement dans le Seigneur. Laboureur intrépide, il avait en peinant préparé la terre pour la semence, et à l'heure même où la moisson allait lever, Dieu rappelait à lui son fidèle serviteur. Il disparaissait de ce monde, mais en mourant, il léguait à son diocèse, suivant sa propre expression, la dévotion au Précieux Sang.

Qu'allait devenir le projet de Mgr Prince et de Catherine-Aurélie ?

S'il est vrai qu'on reconnait les œuvres de Dieu aux difficultés qu'elles rencontrent, il faut bien avouer qu'ici nous nous trouvons en face de l'une d'elles. Aucune épreuve ne lui aura manqué. Pour le futur institut des Adoratrices du Précieux Sang se vérifia pleinement cette parole du Sauveur : *Si le grain de froment qu'on jette en terre ne meurt pas, il reste seul ; mais s'il meurt il rapporte beaucoup de fruit.* Ce petit grain de froment était bien mort, et chaque jour il mourait davantage. Sous le souffle divin qui donne à toutes choses la vie, il allait donc germer et produire une moisson abondante.

La succession de Mgr Prince échut à Monseigneur Joseph LaRocque. La dévotion du prélat pour le Précieux Sang, sa sympathie pour Mlle Caouette étaient connues. C'était l'homme de la Providence. A la nouvelle de cette nomination, l'espérance et la joie firent place à la tristesse et au découragement. Tout irait rapidement, semblait-il, et déjà on se berçait dans la douce illusion de voir bientôt le monastère si ardemment désiré, surgir de terre.

Il n'entrait pas dans les habitudes de Mgr LaRocque d'agir rapidement. Esprit plutôt timide, il était long à prendre une décision et il ne se rendait que devant des raisons quasi évidentes. Lui, à qui il avait fallu imposer l'épiscopat, et qui avait toujours fui devant les responsabilités, comment le déciderait-on à s'en créer lui-même ?

Comme si rien n'avait encore été fait, il recommença à éprouver la vocation de Catherine Aurélie. Il voulut s'assurer par lui-même de ses dispositions intimes, et pour arriver à une conviction solide, il ne négligea aucun des moyens que dictent la plus minutieuse prudence.

Il était perplexe. Que devait-il faire ? Les recherches loin de diminuer ses anxiétés ne faisaient que les accroître. Agir lui paraissait une témérité ; s'abstenir une lâcheté, il résolut d'attendre. C'était sage.

Cette attente ne pouvait durer indéfiniment. La volonté de Dieu se manifestait. Mgr Bourget, M. Nercam et surtout M. Raymond pressaient l'évêque de prendre une décision. "Il est temps d'agir," répétait sans cesse ce dernier. Et afin d'éclairer son ami, il rédigea un écrit intitulé : "*Motifs pour l'établissement de l'Institution en l'honneur du Précieux Sang.*" Dans les pages admirables de ce long mémoire on sent passer toute l'âme du grand vicaire et on devine quel amour il portait déjà pour cette œuvre à laquelle il devait consacrer une partie de sa vie. La conclusion rigoureuse de tous les arguments qu'il invoque est celle-ci : il faut agir sans retard ; Dieu le veut.

Mgr Joseph Larocque, s'il restait toujours indécis, ne demeurait pas inactif : il préparait les matériaux qui devaient servir à la construction du nouvel édifice. De toute sa correspondance d'alors, de toutes ses démarches ressort clairement qu'il ne demandait qu'une chose, se laisser faire violence par les évènements.

Dieu allait se charger de dissiper tous les doutes. Et l'année 1861 qui s'ouvrait ne s'achèverait pas sans que la parole du saint Evêque de Montréal à Mgr LaRocque ne commençât de se réaliser : "Il me parait évident que Dieu vous a préparé tout exprès pour fonder cette excellente œuvre d'expiation et de réparation."

(A suivre : La fondation de l'Institut du P. S.)

FR. A. VUILLERMET, O. P.

—— o ——

Chronique Dominicaine

SOMMAIRE : — Le Jubilé sacerdotal du Rme Père H. Cormier.— Mission de Mar-Yacoub.—Nouvelle Province dominicaine.—A Rome, béatifications, audience.—Les Conférences du R. P. Janvier à N.-D. de Paris.

Le Jubilé sacerdotal du Rme P. H. Cormier.—Les 17 et 18 mai seront pour l'Ordre de St-Dominique des jours de solennelles actions de grâces, à cause du cinquantenaire d'ordination et de première Messe de son Maître-Général, le Révérendissime Père Hyacinthe-Marie Cormier. C'est, en effet, le 17 mai 1856, samedi des Quatre-Temps, que l'abbé Henri Cormier reçut a Orléans la prêtrise des mains de Sa Grandeur Mgr Dupanloup et le lendemain, fête de la Trinité, qu'il offrit à Dieu ses prémices.

Le Révérendissime Père n'étant pas seulement le chef des Frères-Prêcheurs, mais le modérateur suprême de toutes les confréries du Saint-Rosaire existant dans le monde entier, nous invitons nos associés à se joindre à nous de tout cœur, pour remercier le Ciel de sa longue et féconde carrière sacerdotale et demander qu'elle puisse se poursuivre de longues années encore : *ad multos annos.*

* * *

Mission de Mar-Yacoub.—Le R. P. Bonvoisin, O. P., qui a fondé il y a une dizaine d'années, à Mar-Yacoub, village situé à deux jours au Nord de Mossoul, (Turquie d'Asie) un pensionnat destiné à l'instruction des jeunes Nestoriens, nous envoie d'excellentes nouvelles de son œuvre, qui donne déjà de très heureux et très encourageants résultats.

Ces enfants sont instruits dans la langue française, dans quelques sciences utiles et surtout dans la religion catholique, de façon qu'ils puissent, en rentrant dans leur village, faire l'école à leurs jeunes compatriotes et répan-

dre peu à peu autour d'eux les doctrines et les pratiques de l'Eglise romaine.

"Nos enfants se sont fort bien tenus durant ces vacances, écrit le Père, et ils ont fait l'admiration et l'édification de tous par leur bonne conduite et l'énergie avec laquelle ils affirment leur foi malgré les contradictions auxquelles ils sont en butte. Je sais cela par un de nos anciens élèves que j'ai envoyé les visiter durant les vacances et aussi par les lettres qu'ils m'écrivent : "Soyez tranquille, me dit l'un d'eux, notre vie et notre sang, nous sommes tout prêts à les donner pour notre foi ; nous ne lâchons pas un seul iota de tout ce que vous nous avez enseigné."

Faute de ressources suffisantes, le nombre des enfants admis au pensionnat est malheureusement trop restreint. Cependant le Père Bonvoisin vient de recevoir du T. R. P. Galland, supérieur de la Mission, actuellement en France, l'autorisation d'élever de 30 à 35 le nombre de ses pensionnaires.

***

Nouvelle Province dominicaine.—Le Rme P. Cormier, par un décret en date du 14 septembre dernier, a divisé la province de l'Empire (Autriche) en deux provinces dominicaines distinctes, celle de l'Autriche proprement dite, et celle de Bohême. Ces deux provinces avaient été réunies en une seule par le P. Jandel en 1856, parce qu'elles se trouvaient dans un état lamentable, à la suite de la persécution joséphiste. Depuis lors, elles ont retrouvé, grâce surtout à l'impulsion du P. Anselmi, leur antique prospérité, et nous leur souhaitons à toutes deux les bénédictions du Ciel et de rapides développements.

***

Un Vaisseau-Eglise.—Le zèle apostolique des missionnaires est vraiment ingénieux. Nous avions le *vaisseau-hôpital* et maintenant nous aurons le *vaisseau-église.* Les dominicains français missionnaires au Brésil ont le mérite de cette heureuse innovation.

Chargés d'évangéliser un immense territoire habité par des Indiens, il leur était très difficile d'aller porter les secours de la religion à ces pauvres malheureux abandonnés. Les seules voies de communication sont les rivières. Leur mission est traversée par l'Uruguay, un des deux

cours d'eaux qui forment le Tocantins et dont la longueur est de 1500 kilomètres. Aussi nos Pères se proposenr de construire *un vaisseau-église* qui s'appellera *Christophore* et qui parcourra l'Uruguay, stationnant le long de ses rives.

Cette idée a été chaleureusement accueillie par les journaux du Brésil qui font appel à la générosité de leurs lecteurs pour seconder les missionnaires dominicains.

***

A Rome.—La Congrégation des Rites, réunie devant le Pape, a émis le 14 novembre le vote *de tuto* pour la béatification des Carmélites de Compiègne et des Martyrs Dominicains du Tonkin. Il ne reste plus qu'à fixer le jour de la béatification soiennelle.

—Le tribunal de la Rote a prononcé le 24 novembre son jugement sur la validité des procès apostoliques engagés sur les miracles attribués à Jeanne d'Arc. La Rote a examiné cinq dossiers et n'en juge que la forme juridique.

La procédure sur les mirâcles eux-mêmes sera engagée immédiatement devant la Congrégation des Rites qui rendra sa première sentence au commencement de 1906. On sait que les miracles ne sont acquis à la cause qu'à la suite de trois jugements successifs.

—Le T. R. P. Galland, supérieur des Missions dominicaines de Mésopotamie et d'Arménie, a été reçu récemment en audience privée par le Souverain Pontife.

—Monseigneur Nozaleda, O. P., archevêque démissionnaire de Valence en Espagne, a été nommé au dernier consistoire, archevêque de Petra.

***

Les Conférences de Notre-Dame de Paris.—Le R. P. Janvier continuera cette année dans la chaire de l'église métropolitaine de Paris, *son Exposition de la Morale Catholique.* Après avoir parlé pendant les carêmes précédents de la *Béatitude*, *de la Liberté*, *des Passions*, le Révérend Père traitera *de la Vertu.*

Voici un ensemble des sujets traités : L'excellence de la Vertu. Les vertus intellectuelles : la science, l'art ; les vertus morales ; Les vertus divines ; Les vertus théologales et les dons du St-Esprit.

Le Juste milieu des vertus ; la naissance et le progrès des vertus ; la décadence des vertus ; la perfection et les fruits des vertus ; le cortège et l'idéal des vertus : L'Eucharistie.

Variete

UNE LEÇON DE CHOSES

La classe est bien petite, et bien jeune le maître ;
Le jour vient vaguement d'une étroite fenêtre ;
Un crucifix de bois verni pend au vieux mur ;
Deux statues : une Vierge au long voile d'azur,
Et Saint François Régis, l'apôtre-missionnaire ;
Deux petits chandeliers, un prie-Dieu, un rosaire,
Une table portant quelques livres latins :
La classe est bien petite ; et sur les monts lointains,
Perçant la brume bleue, le soleil de septembre,
Sur le feuillage vert grave des teintes d'ambre ;
Partout, dans les bosquets, les vergers, les treillis,
S'élève un long concert de joyeux gazouillis ;
Quand le ciel est si pur, la classe est bien étroite ;
Puis, songez que la pomme est rouge, qu'une ouate
De fin velours brunit la pêche du jardin,
Et que sur le sorbier au feuillage argentin,
Des corymbes de fruits ondulent à la brise !

Mais non, les chers bambins, là, dans la chambre grise,
Oublient tout : les fruits mûrs, les oiseaux, le ciel bleu,
Quand l'abbé Marcellin leur parle du bon Dieu.
Pour inspirer le bien, ses procédés aimables
Laissent dans tous les cœurs des traits ineffaçables.
Ils sont là cinq ou six écoutant chaque jour
Sa parole embaumée de sagesse et d'amour ;
Car en catéchisant son naïf auditoire,
L'abbé sait à propos lui narrer une histoire,
Faire usage de tout : fable ou comparaison,
Pour ouvrir aux esprits un plus vaste horizon.
... .
Ce matin-là, l'idée est naturelle en somme,
Pour donner sa leçon, l'abbé prit une pomme,
Une pomme rougie au soleil de l'été :
—Malgré tous nos progrès, rien ne fut inventé
Par Paul Bert ni Saffray, fameux auteurs scolaires ;
Ces messieurs-là ne sont que d'affreux plagiaires.
Mais n'invectivons pas : laissons dormir en paix
Les disciples savants du pharmacien Homais —
L'Eglise, — disons-le hardiment.. et pour cause—
Sut donner avant eux une leçon de chose.

" Enfants, disait l'abbé, supposons un moment
" Que cette pomme soit la terre ; assurément,
" L'homme ne sera plus qu'un invisible atome.
" C'est vrai ; que sommes-nous ? des riens ; mais un royaume
" Attend là haut les vrais soldats de Jésus-Christ.
" Que nous sommes heureux ! notre nom est écrit
" Sur le livre de vie depuis le Saint Baptême :
" Nous sommes destinés au ciel, et Dieu nous aime.
" Ce bonheur, mes enfants, pour tous n'existe pas.

" Voyez : si nous perçons la terre, au loin, là-bas,
" A quatre mille lieues de notre chère France,
" Des millions de païens vivent dans l'ignorance,
" Adorant des faux dieux, et le démon chez eux
" Règne en tyran cruel, immonde, impérieux,
" Aimant, pour assouvir ses infernales haines,
" Le sang chaud et fumant des victimes humaines ;
" Les poussant à la guerre, à la férocité,
" Leur faisant savourer l'atroce volupté
" Des lugubres festins où l'on s'entre-dévore.
" Ces pauvres égarés, Jésus les aime encore :
" Vous connaissez les noms, n'est-ce pas, mes enfants,
" Des prêtres qui s'en vont dans ces noirs continents,
" Leur porter le flambeau de la Bonne Nouvelle :
" Missionnaires du Christ ! Oh ! que leur vie est belle !
" Ils affrontent les flots, le soleil tropical,
" La flèche de l'Indien, le climat glacial,
" La dent des fauves, le désert, la forêt sombre,
" L'oubli, la faim, la soif, les fatigues sans nombre,
" Car ils ont dit, soldats de la cause de Dieu,
" Aux choses d'ici-bas, un éternel adieu ;
" Pour dernière rançon, si le Maître l'ordonne,
" En flots pourprés, leur sang sertira leur couronne.
. . . . . .
" Afin de mieux graver en vos cœurs mes leçons,
" Je vais couper la pomme, et nous partagerons.
" Quel honneur, mes enfants, si notre bonne Mère
" Choisissait l'un de vous pour être missionnaire ! "
. . . . . .
Parmi les auditeurs de l'abbé Marcellin
Se trouvait un enfant de sept ans, chérubin
Tout parfumé encor des fleurs de l'innocence.
Cette leçon le fit rêveur. Dans le silence,
Répondant à la voix d'en haut qui l'appelait,
Il égrenait souvent son petit chapelet ;
Et quelques jours plus tard, en embrassant sa mère
Il lui disait : " Maman, je serai missionnaire."
. . . . . .
Sur cet évènement, laissons passer trente ans ;
Franchissez avec moi les sombres océans....
Ecoutez les clameurs d'un peuple anthropophage :
La terre est imprégnée de sang ; sur le rivage,
En hurlant, les bourreaux, vont laver dans les flots
Leurs instruments de mort : haches et javelots ;
Au loin, sur un trois mâts endormi comme un cygne,
Tournoie la mort lugubre et prête au moindre signe.
Approchez : entouré de religieux en pleurs,
Un évêque est mourant dans d'atroces douleurs,
Le crâne sillonné de blessures horribles ;
Il fixe sur la croix des regards indicibles ;
Le Maître a satisfait son intime désir,
En lui donnant la palme empourprée du martyr.
Oh ! pour lui, ce n'est pas le deuil, c'est la victoire,

C'est le jour idéal de triomphe et de gloire.
Venez bien près de lui ; mettez-vous à genoux ;
En contemplant ces traits si calmes et si doux,
Un souvenir ému vous étreindra peut-être,
Car ce noble martyr, vous pouvez le connaître :
C'est le petit enfant de sept ans, le bambin,
Conquis par la leçon de l'abbé Marcellin,
Et qui, le soir, disait en embrassant sa mère :
" Maman, la Vierge veut que je sois missionnaire."

O noble catéchiste, ô notre Vénérable !
Fais-nous part de ce zèle immense, inaltérable
Dont brûlait ton grand cœur pour les petits enfants ;
Donne à tes fils l'amour qui fait les conquérants,
La foi, l'humilité, la douceur, la science,
Auprès des jeunes gens une sainte influence
Pour les gagner à Dieu comme tu les gagnas,
O mon Père, BENOIT MARCELLIN CHAMPAGNAT.

FR. P. GONZALÈS.

Imprimatur : † A. X., Evêque de St-Hyacinthe.

LE CHRIST DEVANT PILATE *(Munkasky)*.

Jodoin, Maloney & Laurence, Ltee

SUCCESSEURS DE

LA CIE D'APPROVISIONNEMENTS ALIMENTAIRES (Ltee)

242-246 Rue St-Paul - MONTREAL

IMPORTATEURS DE VINS ET DE PRODUITS FRANÇAIS

Spécialités VINS de MESSE approuvés par les autorités ecclésiastiques—VINS de TABLE, HUILES de SANCTUAIRE, HUILES de TABLE CIERGES, ETC., ETC.

☞ Demandez nos prix courant.

SPECIALITÉS CHEZ.....

Z. PAQUET,

167-169-171 RUE ST-JOSEPH, St-Roch,

QUEBEC.

SAY noir, gros et fin.
SAY blanc crême.
ETOFFES pour voiles.
SOIERIES de toutes couleurs.
MERINOS blanc, crême et noir.
SERGE blanche, crême et noire.
BUNTING blanc, crême et noir.
CACHEMIRE blanc, crême et noir.

Prix spéciaux et assortiment général pour communautés.

LEONARD FRERES

POISSON ET HUITRES

20, 22, 24 et 26 - PLACE D'YOUVILLE

Boîte Postale 639. **MONTREAL.** **TELEPHONES.**

POISSONS Frais, Gelés, Salés, Marinés et Fumés ; aussi HUITRES Fraîches tous les jours de l'année.

Specialite de fournir les Institutions Religieuses.

L. A. GUERTIN

— MAGASIN DE —

Chaussures et Valises

Place du Marché, ST-HYACINTHE.

Veuillez signaler ces annonces.

ETABLIE EN 1796

Raymond & Frere

ST-HYACINTHE.

FERRONNERIES et EPICERIES

SPÉCIATITÉ pour Matériaux de Construction de Maisons,
Agents pour la PEINTURE SHERWIN WILLIAMS et
Pour les fameux POELES HAPPY HOME.

Pagnuelo Freres,

Importateurs d'Epiceries, Vins et Liqueurs

ST-HYACINTHE.

La Cie d'Eau Minérale de St-Hyacinthe

Propriétaire du célèbre **PHILUDOR.**

POUR LE

Confort,
l'Elegance
et la Duree,

DEMANDEZ LE

E. T. CORSET

EN VENTE CHEZ TOUS LES
BONS MARCHANDS

Manufacture, St-Hyacinthe

Dépot à Montreal, 35 Rue Lemoine,
" Toronto, 10 Rue Melinda,
" Québec, 226 Rue St-Jean.

Veuillez signaler ces annonces.

TISSUS SPECIAUX

— POUR —

Communautes Religieuses

MÉRINOS, SAYS,
DRAP DE SÉDAN,
VOILES, TOILES, Etc.

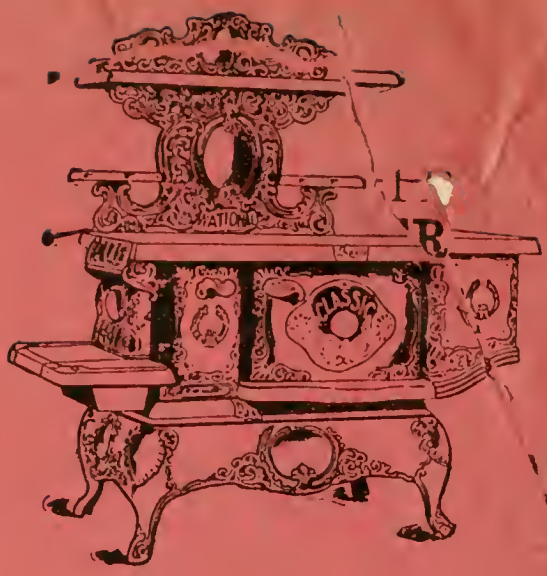
Importation directe des Premières Manufactures Françaises.
Envoi d'Echantillons sur demande.

ROUGIER FRERES,

Compagnie incorporée.

No 9 Place des Vosges, PARIS. | **1597 Rue Notre-Dame MONTRHAL.**

Veuillez signaler ces annonces.



S. Bourgeois & Cie

Marchands en Gros et en Détail.....

ST-HYACINTHE, Que.

Ferronnerie, Quincaillerie, Epiceries, Vins et Liqueurs.

——SPÉCIALITÉS :——

Poêles et Ustensiles de Cuisines, Vins de Messe, Huile d'olive, de Table et à Lampions.

Encens des Mages et Chandelle Parafine.

"Banque des Cantons de l'Est"

(THE EASTERN TOWNSHIPS)

—FONDÉE EN 1859—

Capital : $3,000,000. *Réserve : $1,600,000*

Bureau Chef : — — — — SHERBROOKE

Wm. Farwell, Prés. J. MacKinnon, Gér.-Gén. S. F. Morey, Inspecteur.

—CORRESPONDANTS—

Banque de Montréal, Canada, "Corn Exchange Bank", New-York,
"National Exchange Bank" Boston, "Knauth, Nachod & Kuhne," "
"National Park Bank", New-York, Crédit Lionnais, Europe.
etc., etc.

ST-HYACINTHE, QUE., J. Laframboise, Gérant.

A. BLONDIN & CIE,

Plombiers-Sanitaires

Fournaises à l'Eau Chaude et à la Vapeur Gaz, Bains, Water-Closets, etc,, etc.

SPÉCIALITÉS :

Eglises, Presbytères et Communautés Religieuses.

Veuillez signaler ces annonces.

O. LEDUC,
Artiste-Peintre

EUG. L. DESAUTELS,
Peintre-Décorateur.

Leduc & Desautels

PEINTRES DECORATEURS

Spécialité : Décorations d'églises, Chapelles, Tableaux, Chemins de Croix, etc.

IMITATION ET DORURE

RIDEAUX POUR THEATRES
COULISSES ET TABLEAUX
SUR COMMANDE ET DÉCORS
COMPLETS, EXÉCUTÉS A 15
JOURS D'AVIS. : : : : : :

Références :—Décoration de la cathédrale d'Antigonish, N.-E.; de l'église de St-Hilaire, Qué.; de Rougemont, Qué.; etc., etc.

Rue Cascades,

St-Hyacinthe, Que.

Pharmacie Canadienne,

Coin des rues Fullum et Ontario.

Montréal, Qué.

J. G. ADELARD FILION,

Pharmacien en Gros

Une Spécialité.—Vend, aux communautés religieuses des produits chimiques et pharmaceutiques, pour *Dispensaires*. Références aux communautés religieuses, de Montréal.

☞ *Attention particulière donnée aux commandes reçues par la poste.*

Bell Est 1743

Aux Nouveaux Souscripteurs qui désirent avoir la série des articles sur MERE CAOUETTE, fondatrice du Précieux-Sang, nous donnerons l'année complète ***1905*** et l'abonnement de ***1906,*** sur envoi de ***$1.50.***

Volume relié 1905: ***$1.25,*** franco.

Chaque numéro, 48 pages, ***10 cts.***

Abonnement par Zélateurs: ***50 cts*** par an.